

L'ILLUSTRATION,

JOURNAL UNIVERSEL.

3 OCTOBRE 1850



Ab. pour Paris, 3 mois, 9 fr. — 6 mois, 18 fr. — Un an, 36 fr.
 Prix de chaque N^o. 75 c. — La collection mensuelle, br., 3 fr.

N^o 397. — Vol. XVI. — Du Vendredi 4 au Vendredi 11 octobre 1850.
 Bureaux : rue Richelieu, 60.

Ab. pour les dép. — 3 mois, 9 fr. — 6 mois, 18 fr. — Un an, 36 fr.
 Ab. pour l'étranger, — 10 fr. — 20 fr. — 40 fr.

SOMMAIRE.

Histoire de la semaine. — Voyage à travers les Journaux. — Courrier de Paris. — Nouvelles acquisitions faites par l'État pour le Musée du Louvre. — Souvenirs de la vie artistique, la biographie d'un inconnu. — Le Rhin (suite). — Lettres sur la France, de Paris à Nantes. — Les journaux et les journalistes en Angleterre. — Anniversaire de la mort de Pierre Corneille. — Versailles, la chambre de madame de Maintenon, le potager. — Correspondance. — Bibliographie. — Les Autriches. — L'exposition de 1851 à Londres.

Événements. Le camp de Satory à Versailles. — Inauguration de la statue colossale de la Bavière à Munich, trois gravures. — Acquisitions du Louvre. — Portrait par Rubens. Dessin à la plume par Raphaël; Sainte Famille par le Pérugin. — Le Rhin, sept gravures. — Caractères, types et costumes anglais, quatre gravures. — La maison de Corneille. — Les Autriches. — Robus.

Histoire de la semaine.

Il a encore été question cette semaine des revues de Versailles, des solutions de la circulaire Barthélemy et de la cité du Dix-décembre; mais il n'y a rien de tel que d'essayer de dire. A force d'entendre le même air, le public n'écoute plus et laisse passer. Puis vient le tour de ceux qui agitent sans que le public les regarde, semblables à des acteurs qui joueraient la pièce pour eux seuls au fond d'une salle. Nous en sommes là. Nous n'avons donc qu'à enregistrer un petit nombre d'actes :

— Le *Moniteur* du 26 a publié une circulaire du directeur des contributions directes relative aux mesures arrêtées par le ministre des finances, à l'effet d'éclairer les contribuables sur le partage entre l'État, le département et la commune, à sommes produites par l'impôt direct. — M. le ministre de la guerre, par un rapport en date du 30 septembre, adressé à M. le président de la République, et publié dans le *Moniteur* du 1^{er} octobre, a proposé et fait régler par un décret l'organisation des écoles musulmanes dans nos possessions d'Afrique.

— Les ministres qui avaient pris des vacances ont mis fin à l'intérim de leurs départements en rentrant dans leurs hôtels respectifs. Nous avons aujourd'hui un gouvernement à peu près complet, en comptant pour quelque chose la commission de permanence, qui se réunit quelquefois. Cependant tout est assez calme; nous ne nous en plaignons pas. Le camp de Versailles est animé par des revues et des manœuvres, dont les plus éclatantes, annoncées depuis quelques jours, ajournées à cause de l'incertitude du temps, ont eu lieu mercredi. Le simulacre d'une bataille a présenté un spectacle qui a éternellement le privilège de plaire au peuple français, et dont le bulletin se termine ainsi dans les journaux de jeudi :

« Il est inutile de dire que la tenue des troupes était admirable; elles ont toutes manœuvré avec cet ensemble qui caractérise l'armée française.

« Immédiatement après le défilé, le président a offert, comme aux revues précédentes, une collation à laquelle ont pris part officiers, sous-officiers et soldats. »

« Les troupes sont rentrées au camp où les attendaient 13,000 rations, tandis que les officiers et les sous-officiers se réunissent dans une partie de la plaine réservée, pour prendre part à la collation que leur offrait le président de la République. »

Il y a encore un mot qui termine le bulletin : « On n'a eu à regretter aucun accident. » Ce mot est mal placé; il devait venir après le récit des manœuvres et non à la suite d'un détail qui ne pouvait, en effet, devenir la cause d'aucun accident regrettable.

— Cependant deux journaux du parti de l'ordre ont été saisis cette semaine pour offense à la personne de M. le président de la République. Ces journaux sont le *Corsaire* et l'*Assemblée nationale*.

— L'ambassadeur du Népal et sa suite ont quitté Paris mardi. Ils se sont rendus par Lyon à Marseille où un steamer du gouvernement anglais les attendait pour les conduire à Alexandrie.

— Le procès auquel a donné lieu le complot découvert à Oran se poursuit péniblement à travers tous les incidents suscités par la violence des accusés et de la presse locale. L'*Echo* d'Oran a été cité à comparaître le 26 septembre devant le tribunal sous l'inculpation de compte-rendu infidèle et de mauvais foi.

— Mgr Franzoni, archevêque de Turin, arrêté à la suite de sa désobéissance aux nouvelles institutions du royaume, a été relâché au hantissement et conduit avec les plus grands égards à la frontière française. Il est arrivé à Brancion. — M. Moragino di Nurra, évêque de Cagliari, coupable de la même désobéissance, a eu le même sort. Il a été conduit dans la nuit du 23 septembre, à bord du vapeur l'*Janusa*, qui a fait voile pour Civita-Vecchia. Ces incidents n'ont causé aucun trouble ni en Piémont, ni en Sardaigne. On attend l'effet de ces mesures relativement aux négociations que M. Pinelli poursuit à Rome en vue d'un concordat entre l'Eglise et le gouvernement constitutionnel du Piémont.

— Deux décrets publiés à Florence le 21 septembre suspendent le statut constitutionnel et suppriment la liberté de la presse.

— La division de l'État pontifical en cinq grandes provinces est définitivement résolue. Ces provinces comprendraient : la capitale avec sa banlieue sous le nom de Rome; l'ancien patrimoine de Saint-Pierre, comprenant les côtes méditerranéennes de Corneto à Terracine, le Latium, la Sabine et la portion de l'Etrurie, en deçà des Apennins, sous le nom de *Comarque et Maritime*; l'ancien duché de Spolète et le Pérousin, sous son antique nom d'*Umbrie*; les Marches de l'Adriatique, sous ce même nom de *Marches*;



Camp de Versailles dans la plaine de Satory

enfin Bologne, Ferrare et tout ce côté important des États romains sous le nom de Romagne.

— Les affaires de Hesse-Cassel sont une étincelle qui menace de mettre le feu aux poudres. Tandis que la diète de Francfort décide des mesures pour faire rentrer le vœu force ce pays dans l'obéissance, le ministre des affaires étrangères en Prusse adresse des notes à son représentant à Cassel, contenant invitation aux représentants hessois de tenter d'abord les voies constitutionnelles d'arrangement, et ensuite une protestation contre les résolutions de la prétendue diète de Francfort.

— La Hesse-Darmstadt est entrée dans une crise analogue et par les mêmes causes. L'Assemblée des États a été dissoute pour avoir rejeté à la majorité de 45 voix contre 4 la proposition du gouvernement d'étendre l'ancienne loi de finances au dernier trimestre de l'année 1850.

— Les élections, dans le royaume de Wurtemberg, ont donné la majorité au parti démocratique. Les procès-verbaux des élections ont été vérifiés et l'Assemblée est entrée en fonctions.

— Le steamer *Hibernia* est arrivé le 30 septembre à Liverpool avec des nouvelles des États Unis des 17 et 20 septembre, annonçant que le congrès avait ouvert sa session. La dernière des mesures qui avaient rapport à la question de l'esclavage a été votée par le Sénat. Le cabinet est au complet par l'acceptation du ministère de l'intérieur par M. A. H. Stuart.

— M. le Procureur de la République entend, au nom de la loi, que ce bulletin soit signé; nous obéissons en défiant la responsabilité.

PAULIN.

Voyage à travers les Journaux.

On estime un arbre par ses fruits et une loi par ses résultats; aujourd'hui la législation Laboulie est en pleine culture; déjà les journaux disparaissent devant les individus. *Le Constitutionnel* porte une énorme cravate et a des favoris penchés. Il s'appelle le docteur Louis Véron; on ne dit plus la Presse, mais M. E. de Girardin; *l'Opinion publique* se nomme Nettement aimé ou Nettement cadet, et le *Pouvoir* Granier de Cassagnac. La grande armée du journalisme est en complète déroute, il ne reste plus que des tritons.

On a appelé la loi sur la presse une loi de haïr; a-t-on eu tort? Prétendre qu'il ne soit impossible article 3 nous législateurs ont prêté l'oreille aux reminiscences de l'Amour-propre blessé, était-ce calomnier l'innocence de la marotte, cette vierge immaculée? Si nous devions ajouter foi aux déclarations de l'honorable M. Laboulie, jamais une telle pensée n'aurait déterminé le vote de ses collègues ni le sien. L'élu de sixante mille suffrages voulait tout simplement imposer aux journalistes une sérieuse responsabilité; il voulait, en un mot, moraliser la presse. Voilà la presse bien moralisée depuis que le public sait, à n'en pas douter, que M. Véron est le médecin ordinaire de la société et M. Cuibeval l'homme politique de ce passer qui prouverait que M. Laboulie et ses collègues n'obéissent pas exclusivement à une pensée de moralisation; ce fait, le voici : le *Siccle* avait résolu, pour ne pas rompre du jour au lendemain l'unité de sa rédaction, de faire précéder chaque signature de cette simple formule : *Pour le comité*. Le rédacteur en chef du *Siccle*, M. Louis Perré, conciliait ainsi les prescriptions de la loi et les exigences du journal, qui est par-dessus tout une œuvre collective. L'article était signé, la morale satisfaite et la collectivité sauvegardée; mais M. le procureur de la République a fait savoir à M. Louis Perré que la morale ne pouvait se contenter de ce terme moyen; il paraît que la collaboration politique est formellement interdite. Les rassemblements sont défendus dans les articles comme dans la rue. Il est impossible, du reste, d'avouer avec plus de franchise que le but du législateur a été de tuer tout simplement le journal.

Pour l'honneur de M. Laboulie, j'aime à croire que M. le procureur de la République n'a pas eu connaissance de la déclaration très-formelle faite à la tribune avant le vote de l'amendement par le glorieux élu de 60,000 Provençaux. Restait à régler une autre petite formalité. L'amendement veut que tout article où il est question de religion, de philosophie et de politique soit signé. Quelques journalistes embarrassés sur l'interprétation de cet amendement libéral ont prié M. le procureur de la République de vouloir bien donner une définition satisfaisante de la religion, de la philosophie et de la politique. M. le procureur de la République, non moins embarrassé que ses curieux interrogateurs, a répondu qu'il n'était pas l'académicien des sciences morales, mais qu'il y avait un moyen bien simple de se tirer d'affaire, c'était de signer indistinctement tous les articles.

Ainsi voilà qui est clair, tout article doit avoir un parain. Si je m'avise d'émettre une opinion sur la jambe de la Cerito ou sur le dernier ouvrage de M. Romieu, deux légères, cette opinion ne pourra avoir cours qu'autant qu'elle sera revêtue de ma griffe; il me faudra absolument sur tout et à propos de tout, corner chaque matin mon nom aux oreilles du lecteur, et devenir un jour, en dépit de ma modestie, presque aussi célèbre que M. Paul de Kock ou M. Laboulie; bien heureux encore si quelque législateur ne force pas bientôt tous les écrivains d'inscrire leur nom sur leur chapeau, toujours à propos de religion, de politique, de philosophie et dans l'intérêt de la morale publique.

Toujours est-il que l'aspect des journaux est quelque chose de très-curieux à l'heure qu'il est; toutes ces feuilles étioilées de noms inconnus qui reparaissent quotidiennement à la même place doivent produire un singulier effet sur le lecteur départemental.

Et quoi qu'on dit-il, c'est donc décidément M. un tel qui

est l'opinion publique et la convée des illations de s'enlever à tire-d'ailes. Cette étrenne claque de visite déposée chaque matin chez le concierge fera oublier le journal à l'abonné, il ne se souviendra plus que du rédacteur, et il se dira en faisant sauter la bande du *Pouvoir* : Voyons si M. Granier de Cassagnac a aujourd'hui la même opinion qu'hier? ou bien il se demandera en parcourant le *Constitutionnel* pour quoi M. Cuibeval est contraire ou favorable à la fusion, et quel intérêt peut avoir M. le docteur Véron à publier une lettre intime de M. Louis-Napoléon Bonaparte dans une déclaration de principes où il est si grandement question des coulisses de la science et de l'Opéra?

Mais la loi aura des conséquences plus fongues encore; d'abord elle tuera sans pitié les écrivains qui n'auraient pas le secret de rajouter leur talent au moins tous les six mois. Il en sera des journalistes énumérés comme des romanciers passés de mode et des vieilles lunes. Le sempiternel article de l'atlatim est décidément enterré; les formules stéréotypées, qui s'agencent assez bien dans l'enchevêtrement des articles anonymes, devant inévitablement disparaître sous l'empire de S. M. le signataire obligatoire. Jusqu'à ce jour, le grand talent de l'écrivain politique consistait à se mettre à l'unisson de ses collaborateurs; il embottait le faire de celui-ci et l'idée de celui-là, il jouait sa partie dans ce concert quotidien dont le principal rédacteur était le chef d'orchestre. Il obéissait, en un mot, un style de tradition et de phrases toutes faites, comme on endosse un habit noir pour aller en soirée. A cette uniformité de détails, l'ensemble de l'œuvre gagnait et la banalité de la forme passait même pour de la tenue. La redite dans la phrase et dans l'idée constituait, jusqu'à un certain point, ce que l'on nomme la ligne politique, et tel journal n'a dû l'estime de ses lecteurs qu'à l'habileté vraiment merveilleuse avec laquelle certains écrivains se maintenaient dans ce cadre banal que j'appellerais volontiers l'habit noir de la rédaction. Mais avec la signature, ce n'est pas seulement l'unité collective qui est rompue, c'est aussi le moule. Tel article qui hier était passable ne vaut plus rien aujourd'hui. Désormais le public exigera de chacun des signataires une personnalité tranchée, et le travail de Paul devra différer de celui de Jean sous peine pour Jean et pour Paul de voir le lecteur désertier leur journal. On pourra encore revêtir de temps en temps l'habit noir, mais il faudra savoir porter avec l'habit de fantaisie même au besoin la petite redingote du matin. Depuis des soixante années les journalistes vivaient dans les nuages de l'inconnu comme les dieux dans l'Olympe. On s'inquiète peu de savoir si les dieux sont vêtus de telle ou telle façon, mais on exige d'un simple mortel qu'il se présente en public dans la plus fraîche toilette de son talent, et que cette toilette se renouvelle dans la lettre de son talent.

Un spirituel rédacteur des *Débats*, M. John Lemoine, disait dernièrement que dans un pays où l'on aurait volontiers voté le banissement d'Aristide par ennui de l'entendre appeler le Juste, il serait difficile à Aristide lui-même de tenir six mois durant le lecteur suspendu à sa signature. Cela est vrai; l'Althéon de Paris ne le cède en rien sous le rapport de la frivolité et de l'amour du changement, au Parisien d'Athènes. Il est donc présumable que les journaux auront besoin de renouveler leur personnel de loin en loin, — à moins que pour complaire à ce paysan ennuyé toujours prêt à inscrire sur la fatale coquille le nom trop répété à ses oreilles. Mais il faut dire aussi qu'il en sera très-probablement de certains journalistes comme de certains comédiens. Quelques uns parviendront à se créer un public, ils le passionneront à force de talent, de souplesse, et, pourquoi ne pas le dire, à force de bonheur. Il est des gens qui réussissent toujours, témoin M. le docteur Louis Véron. Ces journalistes seront très-courus par les directeurs de journaux, et peut-être verroux-nous se renouveler entre deux feuilles rivales, à propos d'un virtuose politique, le combat qui eut lieu touchant la possession d'Arnal entre le Vaudeville et les Variétés.

Puisque nous parlons des conséquences probables de la loi, il en est une que nous oublierions d'autant moins qu'elle pourrait peut-être compromettre nos prochaines élections des soixante mille suffrages de M. de Laboulie et de ses honorables collègues. A la veille des comices, les représentants sont pleins de prévenances pour les journalistes; ce jour-là, messieurs les élus du suffrage universel ne dédaignent pas de faire leur cour au plus mince porte-plume; nous de quel droit viendrions-ils désormais invoquer la bonne volonté de leurs ennemis? — Eh quoi! n'auraient-ils donc, j'étais obscur, vous n'avez rien dû d'être célèbre, et vous voulez que je ne profite pas du bénéfice de ma célébrité! Depuis deux ans mon nom vole d'un bout à l'autre de la France sur les ailes de trente mille exemplaires, et vous me demandez de m'effacer devant vous, qui êtes connu tout au plus dans un département? A qui appartient la représentation nationale, sinon aux illustrateurs du pays, aux noms populaires, aux hommes qui ont tenu en main le drapeau de l'opinion?

« Est-il un nom plus répandu que le mien? Pendant deux ans, il a pénétré, et c'est vous qui l'avez voulu, dans les villes et dans les villages, dans les châteaux et dans les chaumières, dans les salons, dans les cafés et dans la rue. Et quand je n'ai plus dû faire un signe de tête à mes amis inconnus pour qu'ils me portent triomphant dans votre salle législative, vous voulez que j'annule ce votre faveur? He! tournez à votre charrie, où Cincinnatus devrait, à moins que vous n'ayez assez de courage, assez d'instruction, assez de verve, assez de talent pour prendre un plume que je vous offre de bon cœur, et vous faire une réputation à votre tour. »

Il est très-probable, en effet, que les écrivains, forcés de signer les interventions de la signature, voudront en recueillir les avantages quand l'occasion se présentera; les écrivains détérioreront à la Chambre les avocats auxquels ils avaient prêté bénévolement fait jusqu'à présent la courte-échelle. Remplacer les législateurs actuels par des journa-

listes, ce n'est pas la qu'est la difficulté, nous serions moins rassurés si l'allait que les journalistes fussent remplacés par les représentants.

Pour parler franchement, je ne crois pas très-fortement que nous soyons appelés à voir se réaliser toutes ces belles choses. J'ai l'intime conviction que l'amendement du moraliste M. Laboulie tombera un de ces matins en charge aux pieds de son auteur. Il est impossible que dans un pays où le public ou tout au moins libéral, nous soyons longtemps soumis à une législation aussi libérale, en Belgique, en Angleterre, en Allemagne et même en Russie. Les lois inspirées par la haine ou la colère ont ce de bon, qu'elles sont inapplicables; on a voulu tuer la presse dans un moment de dépit, mais, toute malade qu'elle est, la presse vivra encore plus longtemps que les législateurs qui ont paraplé sa sentence de mort.

Nous écrivons dans ce recueil, l'année dernière, c'est-à-dire à une époque où nous ne pouvions pas prévoir l'article 3 de la législation nouvelle, les lignes suivantes, que le lecteur nous pardonnera de remettre sous ses yeux :

« Pour quiconque a vu fonctionner de près cette intelligente machine, cette prodigieuse bête forcée dont l'appétit s'augmente de toute la pâture qu'on lui jette, le journal est l'œuvre colossale de ce temps-ci. Il lui faut des travailleurs rompus aux fatigues, des esprits prompts, clairvoyants et laborieux, des soldats toujours sur la brèche. Des hommes qui donnent leur repos et leur sang à cette tâche sans fin, mythologiquement figurée par le tonneau des Danaïdes; le journal est le mouvement perpétuel cherché depuis quatre mille ans par les mathématiciens. Une fois que la locomotive a été lancée sur le rail de la publicité, elle va, elle va sans repos, sans relâche, à toute vapeur, jetant par ses nasaux la fumée de ses inspirations, de sa colère et de son enthousiasme; elle passe impassible comme les morts de la ballade allemande, et elle ne s'arrête qu'à son seul lecteur au monde, c'est-à-dire au jour du jugement dernier.

« La presse a dit d'elle-même qu'elle est le troisième pouvoir de l'Etat; je trouve qu'elle est bien modeste. A mon avis, il n'y a qu'un seul pouvoir de l'Etat, dit cette assertion violer la Constitution de mon pays et attirer sur ma tête toutes les foudres du parquet républicain. Ce pouvoir, ce sera le sérénissime pouvoir de l'opinion représentée par les journaux. L'exécutif et le législatif livrés à eux-mêmes pourraient batailler longtemps sans qu'on y prit garde, si la presse n'intervenait dans la lutte en prenant parti pour l'un ou pour l'autre. Pompée et César sont aux prises; la foule assiste flegmatiquement au spectacle d'un conflit qu'elle ne comprend pas, mais si un petit carré de papier s'avise de déclarer que César est un traître, voilà le peuple qui retourne ses manches et se met de la partie, bousculant la plus souvent les deux antagonistes. »

Ce que j'écrivais il y a un an, je le pense encore aujourd'hui en dépit des nouvelles entraves imposées à la presse; mon opinion est d'autant plus sincère, que je ne suis pas un des écrivains militants du journalisme quotidien; spectateur personnellement désintéressé de la lutte que livrent en ce moment les lilliputiens du scrutin au colosse né des flancs de la liberté moderne, une seule chose me semblerait à craindre s'ils pouvaient renverser pour un instant la statue de son piedestal, ce serait qu'elle n'écrasât tous ces pygmées dans sa chute.

Je sais bien que l'heure est mauvaise pour les journaux; l'opinion leur tient rigueur, et fait peser sur tous les flancs et les écarts de quelques-uns; quant aux services rendus on les oublie, c'est très-naturel, pour que nous songions à nous en plaindre; mais reviennent les sombres jours, et tous les docteurs de la presse se retourneront encore vers elle; nous ne pouvons savoir ce que nous réserve l'avenir, mais je suis bien certain que la majorité parlementaire et la bourgeoisie ne refuseront pas le concours des journaux, avec ou sans les signatures, si nous voyons un jour reparaitre dans les rues quelque nouveau drapeau rouge.

— Nous pensions que notre article devait s'arrêter là, et déjà nous nous apprêtons à parapher notre signature, lorsqu'une nouvelle élocubration de M. Louis Véron nous force, à notre grand regret, de revenir sur cet illustre docteur en journalisme et en pharmacie.

Décidément M. Louis Véron est le chef de voûte de l'édifice politique du Dix décembre. A voir ce docteur pantagruélique consacrer la plus grande partie de son temps aux promenades, au Café de Paris, aux coulisses de l'Opéra, et..., on n'aurait jamais supposé qu'il portait en outre, Atlas élyséen, le jamaïcain sur ses épaules. Cependant cela est ainsi. M. le docteur Véron vient, atterré au char de sa maturité, les fringants coursiers du plaisir et les pareils chevaux des affaires. Pour retrouver l'exemple d'une pareille activité, il faut remonter jusqu'au comte Fiesque. Aujourd'hui le doute n'est plus permis; le directeur du *Constitutionnel* est ministre sans portefeuille et conseiller privé de la présidence. Ce qu'il se propose dans son dévouement, c'est de rassurer le pays en déclarant. Si quelques personnes suspectaient les intentions du président de la République, M. le docteur Véron se porterait au besoin caution de sa modération, et il est prêt à endosser la lettre de change de la politique élyséenne. Un tel aval de garantie doit rassurer bien des consciences timorées!

« Lorsque Casimir Périer, après 1830, dit M. Véron, arriva aux affaires, un journaliste qui jusque-là avait défendu avec courage la politique ferme et osée de son homme d'Etat, fut une condition à la persévérance de son dévouement; il demanda à recevoir le titre et à remplir les fonctions de secrétaire du conseil des ministres; cette prétention inattendue ne fut point satisfaite, bien qu'elle pût être justifiée par plus d'un argument de quelque valeur. Nous aussi, et surtout lors du message du 31 octobre, nous n'avons pu honnêtement promettre un dévouement fidèle au gouvernement du président de la République, qu'à la condition d'être au

moins initiés à la politique générale qui devait être suivie par lui, et de connaître les résolutions qu'elle pourrait inspirer.»

On a fait grand bruit, en 1840, d'une parole de ce genre prononcée, devant les électeurs du collège de Corbeil, par l'honorable M. Léon Faucher, alors rédacteur du *Courrier Français*. « J'ai eu l'honneur, disait le journaliste, d'assister à la pensée qui a dicté la note du 8 octobre. » Et la presse et la diplomatie de se récrier. Mais qu'était, je vous prie, l'insinuation de M. Léon Faucher, comparée à la déclaration du célèbre docteur? Que le président de la République croise avoir besoin de l'appui de M. Véron, et se donne la peine, pour obtenir cette haute protection, de faire un examen de conscience et une sorte de confession générale, cela prouve, jus qu'à un certain point, la candeur du chef de l'Etat, mais que M. Véron, pour faire connaître à tous sa position de tuteur du président, use du procédé dont se sert journellement M. Regnaud aîné pour sa pâte pectorale, voilà ce qui paraîtra d'un goût plus que médiocre.

M. le docteur Véron a été mieux accueilli à l'Élysée que ne l'avait été au ministère de l'Intérieur le journaliste auquel il fait allusion. Quand le directeur en question offrit à Casimir Périer l'appui de son journal, à la condition d'être nommé conseiller d'Etat et secrétaire du conseil des ministres, le fougueux homme d'Etat lui fit cette vive réponse, qu'il renouvela postérieurement à un jeûne doctrinaire, chef de son cabinet. L'accueil fait à M. le docteur Véron prouve que nos meurs politiques sont singulièrement adoucies depuis Casimir Périer.

M. le docteur Véron termine son remarquable *factum* en disant que *personne n'a le droit de se laver les mains de l'avenir de la France*. Admirable métaphore! Il n'y a que les très-jeunes journalistes ou les très-vieux docteurs pour hasarder de semblables figures de rhétorique. Dans tous les cas, je présume que cette fois-ci au moins M. Malitourne a le droit de se laver les mains de l'article de M. Véron.

EDMOND TEXIER.

Courrier de Paris.

Que Paris y prenne garde, il commence à déchoir. Les événements les plus intéressants de notre histoire contemporaine s'accomplissent maintenant en dehors de son enceinte continue. Comme la Rome dont parle Mithridate, ses plus grands ennemis sont à ses portes. Versailles est en veine, Versailles régnera à chaque instant le terrain perdu, il rivalise avec Paris, et prend des airs de Byzance depuis qu'il a été question d'y transférer le siège de l'empire. Le monde officiel et émigre deux ou trois fois par semaine, l'armée y plante ses tentes, plusieurs ambassadeurs y séjournent, c'est bien la ville des expositions, vous n'y rencontrez que visiteurs illustres et promeneuses élégantes; tous ces vivants tableaux qui circulent incessamment dans les rues de la ville antique et solennelle, peut oublier ceux de son musée. Hier, aujourd'hui, demain, tous les jours enfin, Versailles vous promet quelque spectacle; chaque matin son aliche est stéréotypée en tête du *Moniteur* qui, en ras de relâche, vous en donne les motifs. Ainsi, pour parler la même langue que cet oracle infailible, l'incertitude du temps constamment pluvieux a fait ajourner au lendemain la revue annoncée pour mardi.

Au sujet de ces revues considérablement augmentées depuis quelque temps, la presse mal pensante ne cesse pas de raconter ces évolutions militaires en style de ga'a, le liquide y coulerait à pleins bords pour fortifier l'enthousiasme; à quoi l'autre presse, en la pressant bien pansé, répond invariablement que ces prétendues largesses se bornent à une ration de vin supplémentaire distribuée à chaque soldat, selon l'usage observé dans tous les temps de la monarchie. D'ailleurs la simplicité républicaine éclate dans les costumes de l'état-major, ou figurent des dignitaires en frac noir et en chapeau gris, au détriment de l'idéal. Il avait été question de réformer cette partie de la mise en scène, et de donner au chef de l'Etat un entourage plus digne de son uniforme, mais la difficulté de se procurer des premiers sujets est un obstacle à l'entreprise, c'est une autre solution qu'on ajourne. D'ailleurs, deux aides de camp et un officier d'ordonnance, tel était le simple entourage du vainqueur de Rivoli et des Pyramides au lendemain du 18 brumaire, et nous ne sommes pas même à la veille d'un nouveau. Le *Constitutionnel* vous le garantit.

On a beaucoup remarqué — il faut bien remarquer quelque chose — son premier Paris de lundi. Le journal élyséen y proclame, par l'organe de M. le docteur Véron, que la politique qui l'a défend est celle qu'a tracée la Constitution, la conscience du docteur lui défend de patroner tout autre spécifique. Dans ce même numéro qui casse d'autres vitres, on a vu, non sans quelque surprise, le plus spirituel de nos érudits entrer résolu dans la gloire de Chateaubriand comme dans un territoire ennemi et à ravager sans pitié. Ce second trait d'audace du *Constitutionnel* nous semble encore plus étonnant que le premier. Jamais on n'a flagellé plus violemment un mort, ni frappé plus fort l'homme d'imagination dans l'homme politique. Cependant M. Sainte-Beuve révéla jadis, le premier de tous, les beautés suprêmes des *Mémoires d'Outre-Tombe*, au monde inattentif. Il s'inclinait avec une admiration très-attendue, et même un peu plus bas que tout le monde, devant cette renommée vivante, et il lui avait donné la place triomphale dans sa galerie de portraits. Chateaubriand était le Jupiter de son olympie, et voilà qu'on l'en chasse comme un jongleur. Il y a là de quoi trembler pour les autres dieux connus ou inconnus de ce panthéon littéraire que M. Sainte-Beuve avait ouvert depuis vingt ans à tous nos grands hommes de lettres. A quoi bon, hélas! notre savoir profond et notre goût exquis? A quoi bon même notre conscience droite et pure, si elle brûle tout ce qu'elle adore? Est-il bien vrai que Chateaubriand, ce magnifique

architecte de ruines, n'ait été qu'un Erostrate, incendiaire des choses de son temps, et qu'il ait mis le feu aux poudres pour que l'avenir se souvint de son nom? A ce compte, quelle humiliation et même quelle honte pour nos contemporains qui, un demi-siècle durant, se seraient agenouillés devant un sublime faquin. L'humanité, du reste, n'a guère eu d'autre attitude devant ses grands hommes depuis qu'il en a inventé.

Il en est de leurs vrais mobiles ainsi que des autres on *dit* de l'histoire. Les générations, en s'écoutant, lèguent à l'envi des logographies aux générations suivantes, sans compter les légendes inexplicables, la vie ou la mort de tel ou tel personnage fameux reste parfois à l'état de doute pour ses contemporains; on voit un exemple bien vieux et toujours nouveau; il s'agit du dauphin, fils de Louis XVI. Dans une lettre que M. de Beauchêne nous adresse avec invitation de la mentionner, il affirme que, dans plusieurs départements voisins du Rhin, des personnes *très-haut* placées dans la société et dans l'église se demandent encore si ce malheureux prince est réellement mort dans la prison du Temple, et s'il n'aurait pas plutôt été sauvé par la substitution d'un autre enfant, grâce à la complicité d'un gardien. « Le seul moyen de clore le débat, ajoute M. de Beauchêne, est d'apporter à l'histoire les documents authentiques et officiels qu'elle attend encore et que je possède. Vingt ans d'investigations m'ont mis en rapport avec les personnes auxquelles le hasard ou les obligations de leur charge avaient ouvert les portes de la prison royale. J'ai connu particulièrement les deux derniers gardiens qui ont soigné le jeune dauphin, qui l'ont vu épier dans leurs bras et qui ne l'ont quitté qu'au bord de la fosse. Ces deux témoins m'ont tout raconté, jour par jour, et comme preuve de l'intimité de mes relations avec eux, j'ajouterai qu'ils m'ont institué leur légataire pour tout ce qui se rattache au Temple, de sorte que je possède aujourd'hui, indépendamment des témoignages les plus irrécusables, les quelques reliques qui rappellent l'agonie du prince et la captivité de sa sœur. » Il va sans dire que cette publication de M. de Beauchêne sera très-vivement accueillie par les intéressés.

Tâchons maintenant d'oublier l'histoire pour l'historiette. Un entrepreneur qui a le petit-lever d'un personnage qui s'en donne encore plus. Après les réflexions graves inspirées par la politique, on en vient aux raffinés. L'un et l'autre de ces messieurs passent pour des fortunés, grands chercheurs de secrets de toilette. — Enfin, général, vous allez me dire le nom de cette eau merveilleuse qui vous met partout en si bonne odeur. — L'eau de *trois-tuiles*; c'est bien la peine d'inventer des pâtes pour ne point la connaître. — Vous la trouverez chez mon parfumeur. — Arrivons au résultat de l'oplette. Le marchand se trompe de fiole, et le parfum répandu à flots sur les mouchoirs de l'acquéreur, les fait passer au blanc sur le noir, au détriment de son visage, si bien qu'en lisant la joyeuse autobiographie de la victime, imprimée tout vivif le lendemain dans son journal, on se disait : « Comme il s'est blanchi, et à quoi bon cette nouvelle édition du docteur peut par lui-même? »

Les journalistes de l'autre monde continuent leurs dithyrambes en l'honneur de mademoiselle Jenny Lind. Le monstre de cette merveille, l'heureux M. Barnum, leur a communiqué son enthousiasme, qui est partagé par la nation toute entière; le peuple répète avec ivresse le nom de l'idole, et il la suit comme un *enragé*. Les autorités sont entraînées dans le mouvement, et produisent les couronnes civiques, les arcs de triomphe et autres hommages à corps de canon. Aux dernières nouvelles, on faisait même à ce corps de canon, en les montrant objets de l'usage du prodige, on s'arrache des glissans et des amulettes. Jenny Lind a coupé ses cheveux pour les distribuer à ses adorateurs qui, à chaque instant, deviennent plus nombreux et plus exigeants. Observez que l'invirement général ne lui a pas encore permis d'émettre une seule note, et jugez des transports qui vont accueillir sa première gamme. L'aventure d'Orphée mis en pièces par des fanatiques forme un précédent qui fait trembler. On sait que Fanny Essler, la belle danseuse, en butte à ces dures violences américaines, eut beaucoup de peine à s'y soustraire. Le jour de son départ de la Nouvelle-Orléans, une émeute lui barra le passage, la chaloupe qui l'attendait au rivage fut coulée bas, et il lui fallut fuir cette terre trop hospitalière à la manière de Télémaque précipité dans la mer par le sage Mentor. Comment Jenny Lind sortira-t-elle à son tour de cette île de Calypso? Pour mettre le comble à tant d'honneurs, on vient de fonder une nouvelle ville qui portera le nom de la cantatrice. Elle n'a plus rien à envier au libérateur. La mode ayant adopté cette syllabe magique, *Lind*, la spéculation l'utilise pour écouler ses produits. Comme spécimens d'un de ces succès obtenus dans un nouveau genre, il faut citer les merveilleux effets de la crème-Lind, due à l'imagination inventive d'un horcier de New-York. Ce brave homme, poussé à bout par l'indifférence de ses concitoyens, qui ne voient que des malices évanées, son vin fermenté et ses cannelés en décomposition, s'est avisé d'en faire un affreux mixture qu'il débite sous le nom de crème-Lind, et que les amateurs complaisants avec toutes sortes de contorsions ou l'enthousiasme n'est plus pour rien.

Au moyen d'une simple addition, un économiste vient de renverser l'échafaudage de richesses folles promises à leurs actionnaires par les sociétés californiennes. En effet, le montant des actions émises ou à émettre s'élève à cent soixante millions de francs, et comme les sociétés annoncent aux souscripteurs un bénéfice équivalent à cinquante fois le remboursement de leur mise de fonds, il en résulte que le capital nécessaire à leur remboursement devra s'élever à huit milliards. A supposer que les mines des montagnes Rocheuses soient intarissables, le remboursement intégral ne pourrait s'effectuer que dans plusieurs siècles, et le premier dividende dans quelque dix ans, *ad uno disce omnes*. « Monsieur », disait dernièrement un actionnaire au caissier d'un de ces établissements aurifères plutôt qu'aurifères, ou versé-

l'on sa souscription? — Ici, monsieur. — Et l'on touche le dividende? — En Californie. »

La fièvre de l'or travaille nos troupes dramatiques. On parle de plusieurs engagements rompus à Paris en faveur de nombreux théâtres de San-Francisco qui sont à l'état de projet. Un ex-directeur malheureux est désigné comme l'auteur de cette propagande et de la lettre suivante adressée à un habitant des montagnes Rocheuses :

« Vous déplorez l'anarchie qui règne dans vos villes, je le crois bien, vous n'avez pas de théâtres. Il y a que les spectacles qui distinguent les peuples civilisés de ceux qui ne le sont pas. Les sauvages ne sont sauvages que parce qu'ils en manquent. Si nous n'avions pas à Paris les quinze théâtres que vous savez, on nous confondrait avec les peuples les plus barbares du monde. Comment pourriez-vous acquiescer des meurs sans l'école qui apprend à en avoir? Votre dessein de montrer la tragédie et le drame européens à vos concitoyens est digne d'un Californien, bâtir-vous de bâtir la salle ou même plusieurs salles machinées pour des feeries, c'est un genre dont la multitude raffole, et puis vous devez être un peuple primitif. Vous savez que toute pièce européenne se joue la nuit, à la clarté des lustres, si le soleil y paraissait il gênerait tout. Je vous fais fabriquer une vingtaine de ciels et le double de nuages, ceux de votre climat peuvent être fort beaux, mais ils ne serviraient à rien. Il vous faut aussi un soleil et une lune de rechange, prenez bien garde que les rats ne s'y mettent; ayez une mer en carton peint, parce que nos princes tragiques ou féériques appartiennent toujours aux bords lointains; quant aux fleuves et rivières, leurs ondes étant des planches, c'est l'affaire du charpentier. Je me charge des costumes, mais veillez à ce que votre arsenal soit bien garni. Il doit offrir un échantillon de toutes les armes connues et inconnues, sans oublier la coupe empoisonnée, ustensile de première nécessité.

« Je crois que vous serez content des sujets que je vous envoie. Mon premier tragique est petit, mais il a une voix de tonnerre; c'est l'essentiel, puisque la tragédie est affaire de poitrine. La perfection de cet art consiste à se démenner comme un diable en poussant de grands cris. Ma première actrice est un petit démon; une fois en scène, elle ne *dérage* pas. Je vous la donne comme la copie fidèle de la plus grande tragédienne de Paris. J'ai pris les autres sujets tragiques parmi nos plus extravagants; je n'avais que l'embaras du choix. Quant aux tragédies qu'ils exportent, c'est moi qui en ai dressé le répertoire, en en élaguant les classiques, qui ne brillent que par la simplicité des caractères et la délicatesse du langage; puisqu'ils font bâiller à Paris, elles vous endormiraient à San-Francisco. Après vos pièces pathétiques, il sera bon de terminer le spectacle par quelque farce. Laissez vos acteurs s'habiller le plus ridiculement possible pour les jouer. Deux ou trois de ceux que je vous envoie sont des sujets précieux : l'un est doué d'un nez exorbitant, la bouche de l'autre fait une lippe grotesque, le troisième possède un tic à mourir de rire; ce sont là des infirmités comiques très-prisées à Paris et qu'on ne saurait payer trop cher en Californie.

« Pour le vaudeville, ayez un orchestre : deux violons et une clarinette sont indispensables pour couvrir les paroles chantées par les acteurs et couvrir l'entrée ou la sortie. Dans le drame, laissez vos acteurs multiplier les *ô ciel!* *la malédiction!* de même que les rapt, les duels à outrance, l'assassinat et l'incendie; depuis vingt ans, ce sont nos seuls trucs à recettes. Il faut aussi que l'héroïne soit très-innocente et on ne peut plus persécutée, c'est éloquent. Vous verrez par toutes les pièces que je vous envoie qu'elle doit avoir perdu au moins un enfant et qu'elle en salue plusieurs autres. Son extérieur doit être misérable; et, pour rendre la scène plus touchante, vous pourriez la montrer en chemise ou même nue; cette innovation ferait plus d'effet, dans un pays où règne encore la liberté illimitée du costume. Enfin, si vos spectateurs restent insensibles, lasez les lustres et faites une scène de nuit; cela sauve tout; car on se sent toujours disposé à la mélancolie quand on n'y voit goutte.»

De ce spectacle en projet, arrivons au théâtre réel. L'Odéon et la Porte-Saint-Martin ont fait leur rouverture. Ici *Pied-fer*, de M. Léon Gozlan, et là-bas les *Péchés de Jeunesse*, de M. Emile Souvestre; deux drames pleins d'effet et d'émotion, instrumentés par des esprits habiles, développés par des imaginations audacieuses, dialogués par des écrivains succés. Sur l'une et l'autre scène on comptait sur un grand succès, ce nous constatons après tout le monde. Si les *Péchés de Jeunesse* ressemblent un peu trop à d'autres péchés dramatiques; par exemple, *Estelle* et *la Mer et la Fille*; le revanche, le *Pied-fer* est une invention originale, qui rappelle tout au plus la *Moin gauche* et les *Chevaliers du Lais-quent*. M. Léon Gozlan s'est inspiré de Léon Gozlan; rien de plus légitime. Dès le premier jour, la foule a repris le chemin de ces deux théâtres littéraires, l'Odéon et la Porte-Saint-Martin, dont la rouverture se faisait sous de si brillants auspices. N'oublions pas une charmante improvisation de Méry l'Inimitable, les *Boulevards de Paris*, qu'il faut prendre comme un joyeux *lever de rideau* au terrible *Pied-fer*.

Marianne crie, Marianne veut qu'on la remarque. Elle est contrefite; elle a épousé un sergent. A la veille d'être mère, le sergent l'abandonne; il a passé général, puis baron, le baron de Saint-André. Remarqué, sa femme le trompe, et Marianne démasque l'épouse coupable, qui s'empoisonne. Marianne sera madame la générale et son fils a retrouvé son père. Si l'aventure vous semble commune, c'est qu'on vous la montre sans la façon qui l'embellit. L'Ambigu d'ailleurs sait mieux que vous et moi ce qui plaît à son monde. Un capitaine, un général, un tambour-major, des feux de peloton et une arinée de vingt hommes défilant au pas de charge en vau pour rinqante ne résistent pas. Demandez au Général. « Vous Raïsins malades des Variétés il manque peut-être un grain de folie. Des ivrognes chantent *Triste raison*, etc., et

la raison fait le sang de la vigne. Quand nos gens sont dégrisés, on leur fait l'écras vendanges. Tâchez de ne pas comprendre — C'est très facile — et vous rirez beaucoup de toutes ces drôleries, dont la plus plaisante est cette bonno grosse Flure, femme de Bacchus.

Ne oites pas que le ciel se voile, que la pluie tombe, et qu'octobre s'annonce en carême prenant; passé la barrière de l'Etoile, il fait le plus beau temps du monde pour aller à cheval... Le baromètre de l'Hippodrome est toujours au beau fixe. Des bourrasques d'applaudissements, une pluie d'or et de nombreux spectateurs suant à grosses gouttes, voilà son lot, et il le doit un peu et même beaucoup à une nouvelle écuyère, mademoiselle Hortense, qui, dimanche dernier, y débutait dans des exercices de haute école au milieu des plus bruyants applaudissements.

Ici finit le *Courrier de Paris* et commence la description de la statue de la Bavière et du temple de la Gloire, que nous empruntons en partie à notre correspondance de Munich.

Ce monument (le Temple de la Gloire), commencé en 1813 et presque totalement achevé aujourd'hui, a été élevé d'après les dessins et sous la direction de M. de Klenzo, surintendant des bâtiments royaux. Il est situé dans le champ de Thérésè, sur le monticule de Seadling, le champ de mars de Munich, théâtre ordinaire de ses fêtes nationales et des distributions de récompenses pour l'encouragement de l'agriculture et du commerce. Le temple construit en marbre blanc se détache sur le vert feuillage d'un bois de chênes. Il forme un grand carré de bâtiments, ouvert d'un côté avec un rangée de colonnes doriques, décrivant autour de la partie intérieure de l'édifice un portique dans lequel sont placés les bustes des grands hommes de la Bavière. C'est au milieu de cette cour monumentale que se dresse une figure allégorique colossale représentant la Bavière, ouvrage du célèbre sculpteur Schwen-thaler, qui fut chargé de la direction de l'ornementation



Les ouvriers fondeurs transportant la tête de la statue colossale de la Bavière à Munich.



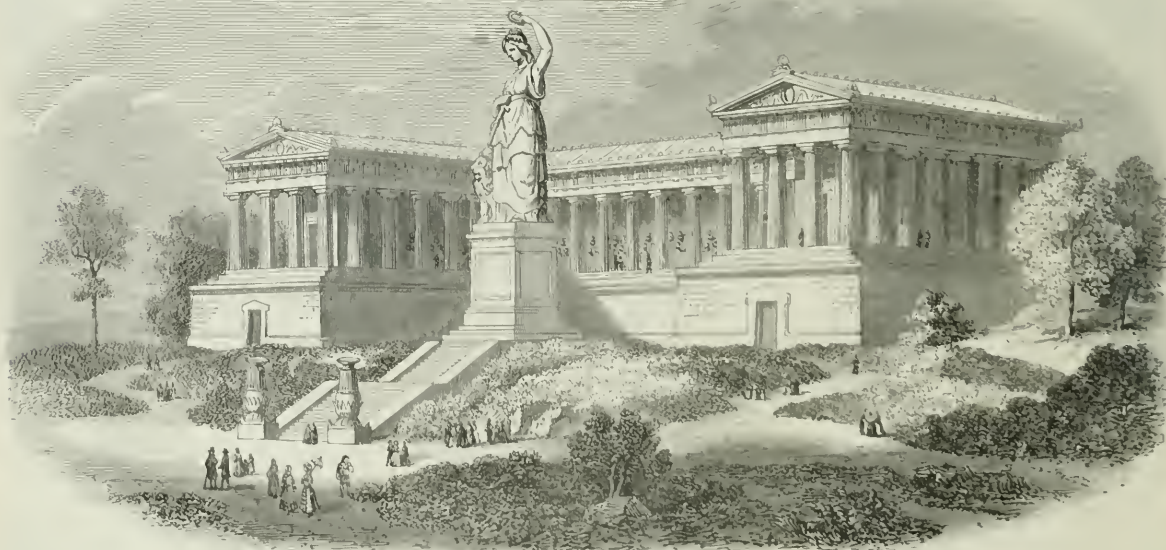
Cérémonie d'inauguration de la statue colossale de la Bavière au temple de la Gloire, à Munich.

sculpturale du temple; elle est debout, le sein à moitié couvert d'une peau de tigre, élevant de la main gauche et offrant au mérite la couronne civique, et de l'autre serrant l'épée contre son flanc. A côté d'elle repose un lion, symbole de force et de courage. Le sculpteur l'a couronné de feuilles de chêne, en relevant sur sa tête, comme un diadème, les tresses de son immense chevelure. Cette statue, coulée en bronze, haute de 55 pieds, pèse 442,000 kilogram. La figure a

dû être partagée en quinze pièces pour la fonte. Un escalier, creusé intérieurement, monte jusqu'à sa tête. Il serait puéril de comparer les proportions de ce monument à celles que la fable attribue au fameux colosse de Rhodès, mais on peut le rapprocher de la statue de saint Charles Borromée, que les voyageurs en Italie vont visiter près d'Arona, sur les bords

du lac Majeur. La statue de la Bavière en est la reproduction plus audacieuse encore et plus agrandie. Celui de nos collaborateurs qui l'a décrite dans ce recueil ajoute avec raison que ces ambitieuses créations, dépassant les mesures ordinaires, sont rarement d'un effet heureux comme œuvres d'art, elles étonnent celui qui les contemple et l'écrasent en quelque sorte par l'idée de la difficulté vaincue, plutôt qu'elles ne le charment par la beauté de l'exécution, qui se perd aisément dans le gigantesque. Pour le surplus de nos renseignements sur l'œuvre et sur l'architecte, nous finirons par renvoyer le lecteur à l'article ci-dessus cité n° 302, tome XII, page 227 de l'Illustration.

PHILIPPE BESONI.



Aspect du temple de la Gloire. — Munich après l'achèvement des travaux.

Nouvelles acquisitions faites par l'État pour le Musée du Louvre.

La vente de la précieuse collection du roi des Pays-Bas, S. M. Guillaume II, était un grand événement pour tous les amis des arts. La direction des Musées s'en est vivement préoccupée; grâce à ses soins et à sa sollicitude, elle a obtenu du ministère l'allocation d'une somme de cent mille francs destinée à faire des acquisitions à La Haye. Que M. le ministre de l'Intérieur en reçoive ici nos très-sincères félicitations. Ni la Restauration, ni le gouvernement de Juillet n'avaient compris, en semblable circonstance, la nécessité de consacrer quelques milliers de francs à enrichir nos collections du Louvre, et les artistes ont eu, à différentes époques, la douleur de voir se disperser, sans en rien recueillir, les magnifiques galeries de MM. Lapeyrière, Erard et Bonnemaison. Cette fois, MM. Villot et Raizé ont été envoyés en Hollande, et on vient d'exposer au Louvre les objets acquis. Mais les choix sont-ils les meilleurs possibles, en raison de la somme allouée par M. le ministre? répondent-ils à la juste réputation de science et de bon goût de deux honorables et savants conservateurs? C'est ce que nous allons examiner. Le Musée de peinture du Louvre a pour caractère essentiel son universalité; il ne lui manque qu'un petit nombre de tableaux pour réunir l'ensemble des productions des plus illustres maîtres des diverses écoles.

Dans celle d'Italie, Masaccio et le Sodoma nous font seuls défaut; dans celles du nord les noms d'Albert Durer, d'Hemling, de Guillaume Vandewelde et de Mans, manquent au catalogue. D'une autre part, quelques maîtres sont imparfaitement représentés; ainsi les œuvres de Velasquez, de Paul Potter, de Vandermeer, de Jean Steen, de Peter Deboeze, conservées au Louvre, sont insuffisantes. Ces lacunes sont depuis longtemps reconnues par les personnes les plus compétentes, et dès lors la première règle à suivre dans les acquisitions ne devrait-elle pas être de les combler le plus rapidement possible? C'est ce qu'on semblait avoir compris dans l'achat récent d'un bon Hobema, excellente acquisition, malheureusement accompagnée de celle d'un Velasquez plus que douteux.

La collection des dessins, au contraire, est si nombreuse, si complète et si riche, qu'elle semble ne devoir augmenter aujourd'hui que d'ouvrages de premier ordre ou d'études qui, par leur relation avec les ouvrages du Musée de peinture, nous permettent, pour ainsi dire, de suivre la pensée des maîtres et d'assister à la création de leurs chefs-d'œuvre. Si ces prémisses sont vraies, et elles nous semblent inattaquables, voyons comment les acquisitions y répondent. Elles consistent en :

Un très-beau portrait d'homme, par Rubens; un tableau du Pérugin, représentant la Vierge et l'enfant Jésus, entourés de deux saintes et de deux anges. Cette composition, équilibrée régulièrement, sans vie et sans expression, ne manque pas de certaine élévation de style; mais l'exécution se fait remarquer par sa singulière simplicité, on dirait un dessin à la plume légèrement colorié.

Et en seize dessins de Raphaël, Michel-Ange, Léonard de Vinci, André del Sarte et Fra Bartolommeo.

Or, nous possédons déjà sept ouvrages de Pérugin inférieurs, à la vérité, et moins complets que celui qui on nous ramène de Hollande; mais tous ceux qui ont étudié sérieusement l'école d'Italie savent que le Pérugin est le maître dont il est le moins important de posséder un grand nombre d'œuvres, tous ses tableaux étant exécutés d'après une vingtaine de croquis qu'il reproduit sans cesse, et qu'il suffit d'avoir vu pour les connaître tous. Les mêmes figures se retrouvant partout. Quelle préoccupation a donc pu entraîner M. Villot à consacrer 50,000 francs à une pareille acquisition, quand il n'avait que le double de cette somme à dépenser? N'aurait-il pas été plus raisonnable, par exemple, d'acheter pour 6,000 francs un délicieux petit Hemling (*le Repos en Egypte*) de la plus exquise qualité et d'une conservation parfaite? ç'aurait été à la fois combler une des plus grandes et des plus déplorables lacunes de la collection et l'enrichir d'un diamant. Nous croyons qu'en cette circonstance M. Villot a fait une grande faute.

Le portrait de Rubens est fort beau; il représente M. le baron de Vicq, chargé par Marie de Médicis de négocier auprès de Rubens l'exécution de la galerie du Luxembourg. A ce titre, ce tableau était d'un grand prix pour le



Nouvelles acquisitions du Musée du Louvre. — M. le baron de Vicq, portrait par Rubens.



Nouvelles acquisitions du Musée du Louvre. — L'Évanouissement de la Vierge, dessin à la plume, par Raphaël.



Nouvelles acquisitions du Musée du Louvre. — Sainte Famille, tableau par le Pérugin

Musée. Cette acquisition ne saurait être trop approuvée, et il n'est personne qui n'approuisse à un pareil choix.

Venons aux dessins. Le plus important est un *Évanouissement de la Vierge*, dessin à la plume par Raphaël, ouvrage capital de la plus merveilleuse beauté et la perle de la collection du roi de Hollande; ce sera une de celles de la collection du Louvre. M. Raizé recruta, à ce sujet, nous en sommes convaincus, les félicitations de tous ceux qui aiment l'incomparable galerie confiée aujourd'hui à ses soins éclairés. Ce dessin nous semble être la première idée du tableau conservé au palais Borghèse, au moins nous paraît-il appartenir à l'époque comprise entre la *Dispute du saint Sacrement* et l'*École d'Athènes*. Une autre très-précieuse acquisition est celle d'une page de croquis qui se rapportent au premier de ces tableaux.

La tête d'enfant d'André del Sarte est pleine d'intérêt; c'est une étude destinée au tableau de la *Charité* que posséde le Musée, et qui a été si malheureusement restaurée sous la précédente administration.

Parmi les trois dessins attribués à Michel-Ange, il en est un de la statue ébauchée de la Malone, à la chapelle des Médicis à Florence. Ce dessin ne nous semble pas original, nous le croyons de Baccio Bandinelli, indépendamment de la facture, qui ne nous paraît pas celle du maître; voici sur quel raisonnement nous nous fondons pour en contester l'authenticité: si Michel-Ange avait fait un croquis de sa statue, il l'aurait représentée finie et comme il la comprenait, mais nous pas incomplète et en voie d'exécution; or c'est précisément cet état d'ébauche où est restée la statue que reproduit le dessin. N'est-il pas permis dès lors de supposer que le croquis acheté à La Haye est l'ouvrage d'un élève ou d'un ami jaloux de conserver un souvenir de l'œuvre du maître.

Les autres dessins acquis par M. Raizé sont beaux aussi ou intéressants; mais rien n'est capital, on voit que l'argent manquait pour s'adresser aux choses importantes. Sans la malencontreuse acquisition du Pérugin, le musée aurait pu s'enrichir des magnifiques cartons de Léonard de Vinci, études primitives de onze têtes d'apôtres de la *Cène*, ce divin chef-d'œuvre qu'un critique éminent caractérisait naguère d'un mot heureux, l'effort suprême du génie humain, et dont Rubens disait que l'on n'en saurait parler dignement et encore moins l'imiter.

Une acquisition bien précieuse encore aurait été celle de deux gros volumes (cotés au catalogue n° 284 bis), contenant quatre à cinq cents croquis de Fra Bartolommeo, recueillis en 1727 dans un couvent de Florence, où ils étaient restés depuis la mort de ce grand artiste.

Mais une pièce à jamais regrettable est celle qui se trouvait cotée au catalogue n° 182; ce dessin, de médiocre apparence et dont l'importance a sans doute

échappé à M. le conservateur des dessins, est une étude de draperie, de Léonard de Vinci, exécutée pour le tableau de la Vierge sur le genoux de sainte Anne, de la galerie du Louvre. Ce tableau, sur l'authenticité duquel MM. les érudits ont, depuis un certain nombre d'années, élevé des doutes basés sur des confrontations de texte et des rapprochements de date, nous semble, à nos regards qui lisent peu, mais qui regardent beaucoup, un vrai Léonard, et le plus beau, quoique machévé, de tous les ouvrages de ce maître sublime (la *Cène* exceptée). Jamais les douces joies de la maternité n'ont été exprimées avec ce charme adorable, avec une grâce plus divine. Nous venons de dire que quelques parties de ce chef-d'œuvre ne sont pas terminées, et bien! c'est précisément une des parties inachevées du tableau, la draperie de la Vierge, dont l'étude se trouvait à La Haye. Ce document précieux résolvait, ce nous semble, pour les plus incrédules, la question d'originalité. Nous croyons donc pouvoir affirmer qu'en laissant échapper ce dessin, M. Raizé a, de son côté, commis une faute.

En résumé, si les acquisitions qui sont exposées ne remplissent pas complètement nos vœux, elles ont cependant enrichi la galerie des dessins d'un chef-d'œuvre et le musée de peinture d'un superbe portrait de Rubens. Tous les artistes applaudiront au zèle que l'administration du musée a mis à doter le pays de quelques-unes des richesses de la belle collection du roi Guillaume, et lui en témoignent hautement leur reconnaissance.

H. DECAÏNE.

Souvenirs de la vie artistique.

LA BIOGRAPHIE D'UN INCONNU.

En mil huit cent quarante-quatre, au mois de mars, si ma mémoire est fidèle, et par une pluie diabolique, quelques-uns de mes amis et moi nous menions en terre un des nôtres qui venait de mourir à l'hôpital-Saint-Louis. Lorsque le modeste corbillard fut entré dans le cimetière, deux fossoyeurs, venus à l'appel du coup de sifflet du gardien en chef, partirent on avant pour creuser le trou. Quand nous arrivâmes au lieu destiné à l'inhumation, les gens de la mort avaient déjà fait leur besogne, rendue facile par la pluie qui avait détremé la terre.

La bière, tirée lors du corbillard, fut descendue à l'aide de cordes au fond de la fosse comblée en moins de deux minutes.

— Pauvre diable ! dit l'un des fossoyeurs avec un accent de pitié brutale, il n'aura pas chaud là-dessous.

— Et nous non plus, répliqua son camarade en frissonnant sous une rafale. Il fait bon à aller prendre un petit verre de *fineline* tout de même. Et tous deux, ayant chargé leurs outils sur leur épaule, s'approchèrent de celui qui semblait mener le douil pour lui réclamer leur pourboire.

L'ami fouilla dans sa poche, où il sentit sa main griffée par le diable qui y était logé, et promena sur les autres assistants un regard qu'on dirait, auquel chacun d'eux dut répondre par un coup d'œil et un geste négatifs.

— Mon bravo homme, dit au fossoyeur l'ami auquel celui-ci s'était adressé, il ne nous reste plus de monnaie.

— Suffit ! répliqua l'homme, devinant sans doute qu'il n'avait pas affaire à des héritiers. — Ce sera pour la prochaine fois.

Cette réponse d'un comique lugubre donna le frisson à tous ceux qui l'entendirent ; car elle devenait presque une prophétie dans cette circonstance, et une pale terre monta sur tous les visages, lorsque le second fossoyeur ajouta tranquillement :

— En effet, ces messieurs, c'est des pratiques. Je les reconnais.

Ils nous avaient reconnus — ce n'était pas étonnant, car depuis six semaines c'était la troisième fois que nous venions conduire là un de ceux qu'on ne ramène pas.

On comprendra donc l'effet que dut produire cette phrase : « Ce sera pour la prochaine fois, » sur des gens qui sentaient que la mort était sur eux, et qui se demandaient déjà, en se regardant les uns les autres et en comptant les vides : A qui le tour maintenant ?

Comme les fossoyeurs venaient de s'éloigner, arriva en courant un de nos amis qui nous avait quittés à la porte du cimetière pour prendre dans un magasin d'objets funèbres la croix de bois qui devait provisoirement indiquer la place où reposait le défunt. L'inscription, encore fraîche et abrégée par une économie qui forçait à compter avec les regrets, portait seulement le nom et la profession du mort. On y lisait en lettres blanches sur un fond noir :

JOSEPH D....., ARVISTE STATUAIRE.

Et au-dessous les trois armes classiques pleurées à raison de tant le cent par un blaireau lacrymatoire.

Quand cette humble et triste épigramme fut terminée, nous nous retirâmes en jetant un dernier et silencieux adieu à cet ami qui s'en était allé si vite. Et cependant, telle était alors la rigueur de la destinée, que, devant cette tombe à peine fermée, plus d'un murmurait peut-être au fond de son âme : Faut-il le regret on l'envie !

La pluie tombait toujours. C'est la biographie de ce patient et courageux travailleur que nous voulions raconter, mettant ainsi sous les yeux du public un nom inconnu, qui ne le serait pas resté sans doute, si celui qui le portait avait obtenu de la mort un délai nécessaire pour sortir avec éclat des ténébreux de l'incognito.

Joseph D..... était né à Bouchain, petite ville fortifiée du département du Nord, et qui, à l'époque du manifeste Brunswick, tint en échec tout un corps d'armée prussien sous le canon de ses remparts.

L'amour de cet art, au service duquel il devait vivre et mourir en fidèle serviteur, était né avec lui et s'était révélé dès ses plus jeunes années, comme la plupart des vocations réelles. Ses parents, qui exerçaient dans la banlieue une petite industrie dont ils avaient grand peine à vivre, incapables de rien comprendre à ses dispositions développées par l'étude du dessin dans une école gratuite où il allait à leur insu, voulaient, quand il en eut l'âge, l'obliger à apprendre un état manuel d'un rapport prochain. Un hasard favorable vint heureusement lui faire éviter le rabot du menuisier ou l'aiguille du tailleur, « un état propre et agréable, » disait son père. L'un des professeurs de l'école de dessin où Joseph allait chaque soir, et qui avait remarqué son intelligence, lui demanda s'il voulait entrer en qualité d'élève chez un architecte du gouvernement, chargé alors de nombreux travaux.

Quand Joseph parla de cette profession à son père, il s'éleva garde de lui dire que l'architecture était un art, car il savait que dès le premier mot il eût été renvoyé au rabot ou à l'aiguille, « état propre et agréable. »

— Architecte, demanda le père, qu'est-ce que c'est que ça au juste ?

— Ce sont les gens qui font les maisons, répondit Joseph, retraçant avec intention l'art de Vitruve dans ses plus modestes proportions.

— Tu veux dire maçon ? reprit alors son père, ça n'est pas un état propre, tu qui es délicat, ça m'ôte une journée dans le plâtre ; enfin si ça t'amuse, c'est un métier comme un autre. Surtout prends garde de ne pas te laisser trainer, et en bâissant des maisons pour les autres, tâche d'en bâtir une pour nous, ça fait que nous n'aurons plus de terme à payer.

Au bout d'un mois Joseph avait déjà des appointements, modestes il est vrai, mais qui lui permettaient de décharger sa famille de l'entretien de sa personne. Une seule chose intriguait vivement son père, c'était de voir qu'il paraissait tous les matins travailler en habit noir et en chapeau, « comme un monsieur qui va se marier » (sic), et qu'il rentrait chaque soir sans une tache de plâtre à ses vêtements. Au bout de six mois, Joseph faisait dans les premiers ateliers de Paris des journées qui lui étaient payées sept et huit francs. Il fut employé longtemps chez M. Lassus et Labrousse, qui édifiaient de grandes constructions pour la ville. Ce fut alors qu'il se décida à expliquer à son père la différence qui existait entre un architecte et un maçon.

Mais un beau jour il en eut assez de l'équerre et du compas, qui lui prenaient tout son temps et l'éloignaient de son but. Il alla trouver M. ..., statuaire, et lui montra toutes ses études qu'il avait apportées dans un carton, il lui dit carrément : — Voilà ce que je sais faire, je veux être sculpteur ; voulez-vous me donner des leçons ?

M. ... lui répondit : — Allez à mon atelier, adressez-vous au massier (1), c'est lui qui va regarder.

Ce qui voulait dire : Payez d'abord votre mois, et vous aurez droit de partager avec mes autres élèves une heure de leçon que je vais donner tous les jours.

Joseph, qui était prévenu de ces détails, ne s'en étonna point. Il alla consigner son premier mois entre les mains du massier de l'atelier ..., et paya une bienvenue de cent francs à ses camarades, qui lui firent grâce des mille petites misères dont on abreuve traditionnellement le nouveau.

Après quelque temps de séjour dans l'atelier ..., Joseph, déjà habitué à manier la glaise, se fit inscrire à l'école des Beaux-Arts, où le concours allait s'ouvrir pour l'admission aux études. Le titre d'élève de l'école est une espèce de grade qui rend les voies plus faciles et prépare la réception en loges, qui vous met déjà un pied sur la route de la villa Médicis. Pensionnaire de l'école française à Rome, tel est le but où tendent tous les jeunes artistes. Telle était l'unique ambition de Joseph.

Sa première figure fit émeute parmi ses camarades. Elle était modelée avec une fureur d'ébaucheur qui attestait une préoccupation des fougueux emportements de Michel-Ange, et représentait une femme d'une opulence de formes exagérées qu'on crut plus volontiers pour la femme d'un géant Atlantique.

Le professeur, qui était un apôtre du grès et du menu, s'écria, en détournant avec horreur les yeux de cette figure robuste au style tortu :

— Est-ce un éléphant que vous avez voulu faire, jeune homme ?

Joseph n'aimait pas cet académicien qui, depuis vingt ans, relâit toujours la même stampe d'un nom grec ou romain, et qui représente invariablement un zéphyre-pompiers maigre et nu.

Il répondit en faisant tourner la plate-forme de sa selle comme pour montrer sa figure sous toutes ses faces :

— Oui, monsieur, c'est un éléphant.

— Alors, mon jeune ami, répliqua le professeur malin comme un singe, si c'est un éléphant, vous avez oublié la trompe.

Joseph fut refusé. Il se vengea de cet échec par une plainte dédiée au professeur, qui avait une épaule mieux faite que l'autre. Cette gibbosité était une pelote où les élèves enfouaient chaque jour les milliers d'épingles de leurs railleries. La plainte de Joseph le rendit célèbre dans tout le monde des rapins. Elle fit même tomber dans l'oubli la fameuse ballade de Jean Belin, « qui avait obtenu du grand tuteur de passer le Pont-Euxin sans payer un sou à l'invalide. » En manière de parenthèse, nous dirons que cette ballade de Jean Belin est un chef-d'œuvre de délire grotesque ; elle fut composée, comme elle le dit elle-même, « par le grand saint Luc lorsqu'il étudiait la peinture chez M. Duvai le Canus. » Comme un échantillon de ce genre de poésie très-appréciée dans les ateliers, et qui porte le nom de *Sotte*, nous citerons le premier couplet de la romance de Joseph, dont on voit encore des illustrations sur les murs de l'école :

O ruines de Damiette,
De Constantinople aussi,
Venez conter ma si
Déplorable histoire,
Qu'un chien eût en elle de si
N'y en a pas — c'est une sotte.

Cinquante couplets sur l'air de Fuzades. — On cite des personnes qui en sont mortes.

Ce temps des innocentes plaisanteries, c'était le bon temps, où l'on gravissait par la plus douce pente cette colline de la vie, dont le sentier n'est vert qu'en le montant, à dit M. de Lamartine. Alors on était heureux à bon marché, car on faisait son bonheur soi-même avec tout comme avec rien.

C'était l'époque des folies sincères, des enthousiasmes exagérés, qu'on dépensait sans discussion comme un trésor car inépuisable. Alors toute feuille verte semblait laurier aux ambitions juvéniles qui se baignaient d'avance pour passer sous les arcs-de-triomphe de l'avenir, et chaque matin s'ouvrait une espérance nouvelle. — Feux de paille étoilés, dont le vent a depuis longtemps dispersé la fumée ; car on se heurte bientôt le pied au premier caillou noir dont les anciens marquaient les jours mauvais du calendrier. — On s'était habitué à cheminer sans fatigue sur une route joyeuse à l'œil et facile au pas, — et brusquement, à un coup de sifflet du machiniste de la vie, le décor change, et on se trouve au milieu des Pyrénées de l'obstacle.

Lui fut ce qui arriva bientôt à Joseph.

Un beau jour, son père lui dit :

— Mon garçon, tu n'as dans ton *lédiment* une bonne place qui le rapportait pas mal d'argent ; c'était un état propre et

(1) On appelle *massier* dans les ateliers l'élève chargé de tenir les comptes.

tranquille comme celui de notaire, tu l'as quitté pour apprendre à faire des bonshommes et des femmes sans chemise, et depuis ce temps-là je m'aperçois avec peine que tu ne gagnes plus un sou.

— J'en gagnerai plus tard, répondit Joseph, qui commença à voir d'œil souillait le vent.

— Plus tard est trop loin, mon garçon ; avec ta mère et tes frères nous sommes quatre à la maison qui avons tous un trou sous le nez. Retourne à ton premier métier, qui était flatteur, je te le conseille, car j'ai bien peur, si tu t'obstines à rester dans le nouveau, de te voir un jour assis nu, et que les bonshommes. Et puis, réfléchis, tu as dix-sept ans, et à cet âge-là, tout homme doit être de force à se jeter lui-même sa niche quotidienne.

Le bonhomme D..... n'avait pas tort, après tout ; Joseph le comprit, mais il était trop avancé pour reculer. Il répondit à son père :

— Je vivrai seul et de moi seul.

— Bonne chance, mon garçon ! tu vas manger de la vache enragée, c'est dur, prends garde de te casser les dents.

Non pas qu'il eût mauvais cœur, le père D....., mais il ne pouvait pas croire que la sculpture fût un état sérieux, et pensait que la vocation de son fils était tout simplement de la paresse.

— On fait des bonshommes quand on a des rentes, disait-il à sa femme.

Joseph quitta la maison paternelle, et alla loger chez un de ses amis.

Pauvre comme il était alors, il ne pouvait plus payer les mois de l'atelier, cependant M. ... lui ayant plus d'une fois témoigné sa satisfaction, Joseph pensa qu'il consentirait peut-être à le garder gratis dans son atelier, mais lorsqu'il lui en fit la demande, le maître répondit à l'élève :

— Cela ne me regarde pas, adressez-vous au massier.

Il n'y avait pas besoin de lunettes pour voir que c'était un refus.

Joseph, conseillé par un ami, alla trouver M. Rudde, et lui confia sa situation. L'auteur du *Caton* des Tuleries et du bas-relief du *Départ*, le plus beau de l'Arc-de-Triomphe, accueilli paternellement l'ancien élève de M. ... Il avait flairé en lui un artiste de race, vaillamment trempé pour les grandes lutes, et l'encouragea vivement à persévérer dans la carrière, lui offrant ses conseils et lui ouvrant son atelier, beaucoup, disait-il, d'y posséder un élève de cette valeur.

Ce fut peu de temps après que j'eus l'occasion de connaître Joseph. Un ami commun me conduisit chez lui. C'était le jour de l'ouverture du Salon, l'année où Delacroix exposa sa *Médée*. Joseph logeait rue de Cherche-Midi, dans une cour où était une vacherie. On arrivait chez lui par un escalier qui aurait fait reculer un clown, et qui semblait s'entendre avec la chirurgie pour lui fournir des jambes cassées. Quand on entra dans ce logement, dès le premier coup d'œil on voyait qu'une profonde misère en était l'hôte assidue.

De meubles, à prononcer dire, il n'y en avait pas, sinon un méchant lit, dont l'unique matelas venait ses entrailles de boue, et qui servait de divan dans le jour ; et dans un angle, un assez beau buffet, style Louis XV, dont les ornements de cuivre avaient sans doute été vendus dans un jour de disette. J'arrivai là le soir par une amonable tempête de neige et de pluie. Cinq ou six amis de Joseph se trouvaient réunis en cercle au milieu de l'atelier.

— Vous avez froid ? me dit Joseph en faisant élargir le cercle pour m'y donner une place ; venez par ici, c'est notre poêle, ajouta-t-il en riant. Ce poêle fantastique, que je cherchais vainement des yeux, c'était encore une œuvre de l'industriel génie de la nécessité, et je commençai à comprendre ce que l'artiste voulait dire en voyant, pratiqué dans le plancher au milieu de l'atelier, un trou d'un pied carré par lequel s'échappait une chaude colonne de vapeur fournie par l'atmosphère d'une étuve située au-dessous de l'atelier même.

Ce système de calorique, un peu trop odorant peut-être, suffisait pour réchauffer dans l'atelier une chaleur douce qui combattait les invasions de l'hiver, montant à l'assaut par les fenêtres mal jointes. Le plus grand découragement était peut-être sur les figures des quatre ou cinq jeunes gens qui se trouvaient là. Ils avaient été refusés à l'exposition. De la nuée de récriminations contre le jury, Joseph était le seul qui gardait un juste-milieu raisonnable ; il essayait de calmer tous ces amours-propres blessés. Je l'entendis répondre à l'un de ceux qui criaient le plus haut :

— Tu as tort, et mille fois tort ; cela ne fait pas doute qu'il y a en cette année comme toujours des injustices commises ; mais tu n'as pas le droit de t'en plaindre, car c'est une de moins qu'on a faite en ne te recevant pas.

— Il y a cet tableau au Louvre qui ne vaient pas le mien.

— Ce n'est pas la médiocrité de ceux-là qui donne de la valeur au tien.

— Mais tu sais bien, répliqua l'autre, que je n'ai pu le commencer que tres-tard — que j'ai dû me presser — travailler dans de mauvaises conditions, — et que ce n'est pas ma faute, si j'ai pu faire mieux.

— Ce n'est pas non plus celle du jury, répondit Joseph.

— Et vous, lui demandai-je, avez-vous été plus heureux que ces messieurs ?

— Oh ! moi, me dit-il, je n'ai rien envoyé au Louvre, je ne me sens pas encore sûr pour un début sérieux. Quand je le tenterai, si je suis refusé, je veux avoir le droit de crier. D'ailleurs les éléments me manquent ; avec les frais des premiers matériaux, du modèle, du moulage, la plus petite statue coûte au moins deux cents francs. Les trois chiffres, c'est insupportable, — faut attendre.

— En attendant, dit quelqu'un, nous mettons la vie dure.

Et nous ne sommes pas au bout, reprit Joseph, mais ajouta-t-il avec une certaine vivacité, et avec beaucoup de raison surtout, vous êtes étonnants, vous autres ; vous me faites l'effet de ces gens qui entreprennent le voyage de Strasbourg pour monter au clocher, et qui se déclarent fa-

figurés à la première marche. Vous n'avez pas été pris en traître pourtant, car l'art a ceci de bon qu'il est franc; il vous dit très-bien : si tu as du talent, je te donnerai un jour de la gloire et du vin à quinze sous à tous tes repas; mais d'ici là tu passeras par des chemins difficiles, et la vie sera semée de clous. C'est à vous de réfléchir; mais, si vous acceptez le marché, ne venez pas vous plaindre, et ne découragez pas vos camarades.

Au reste, de tous ces jeunes gens à qui il faisait ainsi la morale, Joseph était véritablement le seul qui eût, comme on dit, *quelque chose dans le ventre*. Il avait la loi naïve et obstinée, la persévérance de tous les instants. Il était parvenu à apprivoiser la misère, et la supportait autant par habitude que par insouciance, comme on fait d'une maîtresse acariâtre et grélee qui a de bons moments. Chez lui l'enthousiasme n'excluait pas la raison. Il ne tarda pas à s'apercevoir qu'il était engagé dans une impasse qui l'empêcherait éternellement d'arriver à son but. Voyant que les matériaux lui manquaient et qu'il paraît ses études si ne pouvait rien produire qui eût chance de placement; sans abandonner entièrement son art, il se livra à une industrie qui donner entièrement son art, il se livra à une industrie qui s'y rattachait presque et qui ne tarda pas à lui rapporter non-seulement pour suffire à son existence, mais encore assez pour lui permettre de mettre sur pied les moyens de rentrer dans l'art et de s'y livrer exclusivement, et dans des conditions de succès. Il entra en qualité d'ouvrier chez l'ornemaniste Brogniez, où il travailla plus d'un an. Il en sortit à cause d'une maladie dangereuse qu'il avait gagnée en passant des nuits à travailler dans un atelier mal clos, au clair qui devait ramener les cendres de l'Empereur. Durant ces travaux il gagnait quarante et cinquante francs par nuit. Sa maladie, qui se prolongea pendant une partie du rigoureux hiver de 1810, emporta tous ses économies. Pendant la campagne d'été s'ouvrit heureusement, les architectes ses anciens patrons lui trouvèrent de la besogne. Il n'exécutait plus lui-même, et composait seulement du dessin d'ornement. Doué d'une grande invention, il concevait rapidement. On a de lui des choses charmantes qui peuvent lutter avec les plus merveilleux caprices de pierre ou de marbre que le génie de la Renaissance faisait courir sur les murs de Chambord, de Chenonceaux ou d'Anet.

Ces travaux lui étaient bien payés, et son magot commençait à redevenir ventru, car il vivait avec une grande sobriété, et en toutes choses restreignait le plus possible ses dépenses. On ne lui connaissait pas de maîtresse : « Le amour, disait-il, c'est une passion de luxe, et mon budget ne me permet pas d'ouvrir un compte à cet article. » Son unique plaisir était de caresser l'espérance qu'il avait de pouvoir prochainement dégager d'un beau bloc de marbre l'idéale Galathée de ses économies dans une petite bourse dont le contenu avait été calculé pour ne recevoir que juste la contenance qu'il s'était fixée pour commencer en toute liberté l'œuvre avec laquelle il comptait débiter au Salon. Il lui fallait 4,300 francs. Un soir il me montra son trésor : « Le jour où je ne pourrai plus rien mettre dans ma bourse, me dit-il, je saurai que j'ai mon compte, et je m'en tiendrai là. Ça approche, ajouta-t-il en palpant la bourse, encore cinq ou six louis ! » Quelques jours après je le rencontrai, il était radieux; il m'approcha et me faisait sonner son gousset.

— J'ai crevé, me dit-il en me montrant cinq ou six pièces d'or; la bourse est pleine, et voilà ce que j'ai de toi. Venez déjeuner avec moi, vous m'accompagnerez pour chercher un atelier; dans huit jours je veux être à l'œuvre. Il arrêta un atelier rue Notre-Dame-des-Champs (c'est l'atelier occupé actuellement par M. Yvon, qui y termine une page gigantesque commandée par la Russie). En me quittant il me donna rendez-vous pour le lendemain chez lui. Quand j'y arrivai à l'heure convenue, je le trouvai tout pâle et en train de faire une déposition à un commissaire de police. Pendant que nous étions ensemble la veille, on l'avait volé. Ce vol fut attribué à un ouvrier couvreur, qui en régnant un loi, avait vu Joseph compter son petit trésor. La police ne put découvrir ses traces. Cet événement porta un coup terrible à l'artiste.

— Il y a des gens qui n'ont pas de chance, dit-il, et qui perdraient en ayant tous les atouts du jeu dans les mains. C'est égal, reprit-il, je tenterai l'assaut du Louvre avec le peu qui me reste; j'y entrerai avec du plâtre au lieu d'y entrer avec du bronze ou du marbre. Tout son courage lui était revenu. Il essaya, pour se faire quelque argent, de vendre des statuettes, œuvres de fantaisie faites au hasard du caprice et pour lesquelles il pouvait jusqu'à un certain point se passer de modèle, grâce à une grande science anatomique. Les éditeurs Susse, Giroix et les autres lui firent beaucoup de compliments, mais ne l'achetaient pas. — Appelez-vous Pradier, lui disaient-ils, — et nous vous payerons vos statuettes 1,500 francs les yeux fermés. Alors comme aujourd'hui, la vogue patronait ces gracieux librettines qui garnissent les étagères et les petits-dunkerque des bouloirs galants. Les nudités de Joseph étaient trop chastes, c'était trop de la plastique correcte, et il ignorait l'art de tordre un corps féminin dans ces attitudes exagérées qui font ressembler quelques-uns de ces groupes à la mode à des tas de sangsues ivres d'une pléthore sanglante.

La misère revint heurter au seuil du logis. Elle y entra terrible et impitoyable, comme un ennemi vaincu qui triomphe en sa tour et use sans merci du droit de représailles. Ce dénuement était arrivé à un tel degré, qu'un jour un des amis de Joseph l'avait invité à dîner, l'artiste lui répondit naïvement : « Je crains que cela ne me dérange, et que je n'aie pas mon jour. » Au lieu de tabac, il fumait des feuilles de noyer qu'il ramassait dans les bois de Verrières, et qui hachait menu après les avoir fait sécher. Une seule espérance le soutenait, c'était l'ouverture prochaine du Salon. Dans une chambre sans feu, au milieu d'une température sibérienne, il travaillait depuis trois mois à un saint Antoine, car

il avait été forcé de renoncer à son groupe de Galathée, dont l'exécution trop coûteuse avait été renvoyée à des temps meilleurs. Malgré la modicité de son prix, la terre glaise était pour cher chère pour sa bourse vide, cette même heure qui avait contenu presque une fortune, car, par une étrange ironie, son voleur la lui avait laissée. Il avait donc été chercher lui-même sa terre glaise dans quelques champs des environs de Paris. Un chiffonnier de la rue Montfard, qu'il avait rencontré je ne sais où, lui donnait des séances à cinq sous l'heure, et les trois quarts du temps ce brave homme inventait des ruses anglaises pour ne pas se faire payer. Il s'était pris d'une passion presque paternelle pour Joseph, et, sans rien comprendre à l'art, il avait épousé l'enthousiasme et les espérances de l'artiste. Quand Joseph lui disait en montrant ses carreaux où la gelée avait brûlé tous les caprices d'une mosaïque irritée : « En voilà assez pour aujourd'hui, père Tirly, il faut froid, » le bon vieux répondait : « Ah! bah, quand on a été à la Pétréna ça semble une chaudière chez vous. Lorsque le dernier coup de gradine fut donné à la statue, le père Tirly était aussi joyeux que l'artiste. On approchait de l'époque assignée aux artistes pour l'envoi de leurs productions. Il fallait songer au moulage en plâtre de la statue, Michelli, Fontaine et les autres moulers qui travaillaient pour les artistes ne voulaient pas aventurer un crédit en voyant le dénuement de Joseph. Tout ce qu'il put obtenir de l'un d'eux, ce fut la fourniture du plâtre nécessaire. Aidé de quelques amis, Joseph moula lui-même sa statue. L'opération dura deux jours et se termina heureusement. On était alors à la veille de la date où les œuvres destinées à l'exposition devaient être rendues au Louvre, à minuit pour dernier délai, les opérations du jury devaient commencer le lendemain même. Pendant la nuit, une recrudescence de gelée s'étant manifestée, Joseph, pour atténuer l'action du froid sur sa statue, dont le plâtre encore frais n'avait pas acquis la cohérence solide qu'il acquiert en séchant, se dépoila de sa propre couverture, et amoncela, sous ses vêtements sur le saint Antoine, jouant ainsi du rôle de saint Martin. Le lendemain, deux ou trois amis vinrent chez Joseph pour l'aider au transport de la statue, qui l'on devait conduire au Louvre dans une petite voiture qui arrive en retard de quatre heures. Tout n'était pas fini la fatalité intervint alors dans la personne d'un portier absurde qui déclara ne pas vouloir laisser rien sortir avant le paiement d'un terme arriéré. On lui fit observer qu'une statue n'était pas un meuble, et que la loi ne lui en permettait pas la détention. Il ne voulut rien entendre, et, pétrifié dans son obstination stupide, il exigea une permission du propriétaire. On courut à Passy, où celui-ci demeurait, et on ne le trouva pas, il ne devait rentrer que pour dîner. On y retourna à l'heure indiquée, il venait de sortir. Il était huit heures du soir. On prit le parti de s'adresser au juge de paix. Celui-ci renvoya au commissaire de police, qui commença presque à donner raison au portier. Mais sur les représentations que lui fit Joseph du tort qu'on allait lui causer en lui faisant manquer l'exposition, le commissaire se décida à autoriser l'enlèvement de la statue. Il était alors onze heures du soir. On n'avait plus qu'une heure pour arriver au Louvre. Un givre dangereux rendait les rues presque impraticables. Les voitures n'allaient qu'au pas; il aurait fallu trois heures au moins, et on n'en avait qu'une et pour comble, des réparations d'égot obligent de prendre le plus long chemin. En passant sur le Pont-Neuf, Joseph et ses amis entendirent sonner une demie.

— C'est onze heures et demie, dit Joseph qui suait à grosses gouttes au milieu endroit où le thermomètre rendait des degrés au pôle.

— C'est minuit et demi, répondit un jeune homme qui se détacha d'un groupe de jeunes gens, qui, arrivés trop tard au Louvre, s'en retournaient avec leurs tableaux. Ils avaient pris leur parti et chantaient gaiement : *Allons-nous-en, gens de la noc.*

Joseph et ses amis s'en retournèrent sur leurs pas.

Cette année-là les artistes refusés au Salon, et des plus grands noms, en appelèrent à l'opinion en fondant l'exposition du bazar Bonne-Nouvelle, où ils envoyèrent leurs ouvrages. Le *Saint-Antoine* de Joseph y fut exposé, ainsi qu'une petite statuette de *Marguerite*, qui semblait sortir toute mélancolique de la pensée de Gœthe; ces deux œuvres furent achetées 150 francs par le conservateur du musée de Compiègne. Cette misérable somme permit à Joseph de traîner encore quelque temps, un an à peu près. Ce fut alors qu'il entra à l'hôpital par la protection d'un interne, car il n'avait pas de maladie caractérisée. Il y mourut d'épuisement au bout de trois mois, laissant pour héritage aux bonnes sœurs qui l'avaient soigné une petite figure d'ango que l'on voit encore dans la chapelle de la communauté. Ses œuvres, restées presque toutes à l'état d'ébauche, sont disséminées çà et là dans des ateliers d'ami. M. de Béranger en possède une dans son cabinet; c'est une petite statuette de grenadier blessé, dont le style rappelle les meilleurs *gruppen* de Charlot.

Joseph D... mourut à vingt-trois ans, sans aucune contre la vie, sans détermination contre l'art qui l'avait tué, comme un brave soldat qui tombe sur un champ de bataille en sautant son drapeau.

HENRY MURGER.

Le Nô.

(Suite. — Voir le N^o 201.)

Wolke retourna à Saint-Goarshausen. L'épiscopat de la caverne d'Ehrenthal, qui s'était produit au milieu de circonstances singulières et dont les détails revêtaient un certain mysticisme, avait allumé dans l'âme du Pêcheur cette foi vive, cette énergie puissante qui font les martyrs. Cette vivacité de sentiment était accrue surtout par le prestige

que l'inconnue — tour à tour esprit et femme, au gré de son imagination fascinée — répandait sur cette scène.

Wolke se dirigea vers l'endroit où il avait attaché sa barque quelques heures auparavant, afin de traverser le fleuve et de regagner Saint-Goar avant le jour. Mais, arrivé sur la rive, il s'aperçut qu'une personne entièrement enveloppée d'une ample pelisse avait déjà pris place dans le bateau. « C'est toi que j'attendais, dit une voix qui rappela à Wolke son guide dans la caverne d'Ehrenthal, tu es bien tard à venir ! Il faut que tu me conduises à Werlau, sans perdre de temps et sans qu'on puisse nous épier. — A cette heure ? répliqua le Pêcheur avec anxiété; c'est impossible. Nous ne saurions franchir la tour du gard de Saint-Goar sans que le marche du bateau ne fût à l'instant signalée. Il est plus facile d'éviter les sables et les écueils que d'échapper à la vigilance des archers du sire du Rheinfels. — N'importe ! répondit l'inconnue; tu vas le tenter, car tel est l'ordre du Père, et il faut que tu sois tout-à-fait volé ! »

Le ton d'autorité dont ces paroles furent prononcées ne laissa au Pêcheur rien à répliquer. Celui-ci saisit ses rames et tourna la pointe de sa barque vers Saint-Goar, serrant de près la rive droite du fleuve, de manière à naviguer à couvert sous la rangée de rochers qui bordent le Rhin en cet endroit. A mesure qu'il approchait du guet, il ralentit l'œuvre de ses rames, et bientôt il se laissa dériver au fil de l'eau, dans la crainte d'éveiller l'attention des gardes de la tour par le bruit de l'aviron. A peine avait-il franchi la barre du passage, que le son d'un cor retentit du haut de la tour de Saint-Goar. C'était la vigie qui annonçait au péage qu'une barque venait de passer en fraude. La plate-forme de la tour se couvrit promptement de gens armés de frondes, lesquels firent pleuvoir une grêle de pierres sur la barque; mais l'obscurité encore profonde de la nuit mit leur adresse en défaut. Wolke put remarquer cependant qu'un bateau, monté par deux rameurs et quelques archers, s'était détaché de Saint-Goar et glissait sur le fleuve à sa poursuite avec la rapidité d'un oiseau. Il reprit ses rames d'un bras vigoureux et imprima à sa barque une telle agilité, qu'elle semblait à peine flécher l'eau. « Au large ! lui cria l'inconnue; car j'aperçois en avant, sous les Patersberg, une barque qui s'apprête à nous barrer le passage. » En effet, du côté droit du Rhin, des gens venaient de s'élaner dans un bateau, avertis par le cor de Saint-Goar, et semblaient se porter à la défense de ce passage, tandis que les créneaux du formidable Rheinfels, qui domine en face, se garnissaient de soldats armés de frondes tout prêts à foudroyer les passants à la faveur du rétrécissement que le Rhin offre en cet endroit.

Wolke voit le danger, redouble de force et de vitesse. Par un prodige d'audace et de vigueur, il porte sa barque vers la rive gauche, sous les escarpements même du Rheinfels, se mettant ainsi à l'abri du tir des frondeurs; puis, par une manœuvre prompte et pleine de témérité, il défie et évite les rameurs partis du Patersberg qui se portaient en avant de sa barque. « Par la corne miraculeuse du rheinbein dit l'un de ceux-ci, il n'y a dans ce fleuve que cette vitesse et cette assurance : c'est une conduite que l'on ne peut pas imiter. » Saint-Werner fit à dix fois plus alerte et plus rusé, ce damné ne fut certainement pas échappé à une classe aussi bien conduite, si la sorcière du Ringer-Loch elle-même n'eût en ce moment donné des ailes à sa barque. — Tête de grue ! cria d'un ton de voix sardonique la passagère se dressant à l'arrière de la barque, tu dis vrai pour la première fois de ta vie. Ta place, à toi, marcessin, est dans les broussailles du Tannus; car tu ne sais manier ni une rame ni une fronde. Puisse-tu, outre à vin, saut à mensonges, Spier, plat coquin au service d'un voleur, tomber la tête la première dans le fleuve, dont toute l'eau ne suffirait pas à étendre le feu allumé sur ta face de mécréant par tout le vin que tu as volé dans les celliers du voisinage. »

A cette apostrophe inattendue, les rameurs s'arrêtèrent subitement comme frappés de terreur, tandis que Wolke, animé d'une force surhumaine, gagna du champ et fit bientôt hors de la portée de l'ennemi. « Tu peux te reposer maintenant, dit la passagère au Pêcheur; le danger est passé. Nous voici à Werlau. Quelque bonne envie qu'aient les gens du comte Dieter de se saisir de toi, ils n'oseraient le tenter ici ou le sire du Rheinfels a d'implacables ennemis. Tu iras trouver les mineurs de Rheimbey, et ils l'accueilleront comme un frère. Ils seront heureux de partager avec toi le peu qui t'es possédant. Quand tu auras défilé avec eux, tu te mettras en route par la plaine et tu viendras me joindre à l'embouchure de la Nahe, sous la montagne du Kloop, où je t'attendrai au premier croissant de la lune. »

Pendant que la passagère parlait ainsi, Wolke, qui avait laissé retomber ses rames, l'écoutait avec une attention mêlée d'étonnement. Ils étaient alors devant Werlau. Le Pêcheur fit tourner brusquement sa barque, et, en peu d'instants, il eut atteint la rive. L'inconnue sauta à terre avec la légèreté d'un foin; puis se retournant vers le Pêcheur debout et immobile : « Wolke, dit elle, n'oublie pas la montagne du Kloop; souviens-toi de la sorcière de Ringer-Loch ! »

En disant ces mots, elle se précipita vers un étron sécher qui se penchait sur les flancs de la colline, et disparut bientôt sous les toiles de jeunes hêtres qui poussent jusqu'à mi-côte.

Des qu'il fut seul, Wolke se prit à réfléchir sur sa situation. Il ne pouvait, après avoir bravé les gens du Riche, se montrer à Saint-Goar sans s'exposer à un châtiment qui devait le priver au moins passagèrement de sa liberté. Il résolut de rester libre, même au prix d'une vie errante. L'espoir d'aillieurs de retrouver prochainement cette femme si belle dont il s'était séparé à regret, et dont les charmes exerçaient un empire si absolu sur son esprit attaché à une libre superstieuse à l'existence de cette ravissante créature; l'intérêt même de l'œuvre de réparation à laquelle il était associé, tout l'in-

vitait à conserver sa liberté, quelque dure que fût sa condition. Dans cette pensée, il s'éloigna de la rive et gravit le sentier par lequel la Sorcière s'était dérobée à sa vue. Parvenu sur le versant opposé de la colline, il découvrit à ses

pieds l'humble village de Weiler, dont les masures délabrées attestent la pauvreté au sein d'une nature riche et pittoresque. « C'est au milieu de cette infortune, murmurait Wolke, que je veux aller fortifier ma haine contre l'oppression des

insolents maîtres du Rhin! » Il se remit en marche, et arriva à Weiler à l'heure où les mineurs quittaient leurs demeures pour se rendre dans les montagnes voisines. Cependant le comte Dieter, en apprenant qu'un de ses vas-



Ehrenfels.

Drusus.

saux avait forcé le passage et bravé ses gens, fut saisi d'un dépit extrême et dépêcha ses archers dans tous les sens afin de s'emparer du coupable. Il était instruit de la sourde agitation qui régnait parmi les populations riveraines du Rhin; mais telle était sa confiance dans sa position inexpugnable, qu'il méprisait ces murmures au lieu de les faire taire. Il comptait aussi sur la force de l'exemple pour contenir ses vassaux dans l'obéissance, et il lui paraissait que le châtimement de Wolke serait d'un effet salutaire pour assurer à l'avenir une meilleure exécution de ses volontés. Le comte attachait par ce motif un prix infini à l'arrestation du Pêcheur, outre la satisfaction qu'en devait éprouver sa méchanceté naturelle. Aussi sa colère ne connut pas de bornes lorsqu'il apprit que Wolke était parvenu à s'évader du territoire, et avait trouvé un refuge dans les montagnes de Weiler. Son mauvais naturel lui suggéra de reporter son courroux sur le malheureux péager auquel il imputait l'évasion du Pêcheur: il le fit appréhender, et lui infligea la peine qu'il avait réservée à son vassal rebelle. Cet acte de barbarie émut ses familiers. Tous ces hommes, qui servaient d'instruments à la tyrannie de Dieter, étaient les premiers à subir cette dure oppression. Les despotes auraient certainement bien de la peine à



Pfalz.

recruter des agents de leur despotisme, s'ils n'avaient l'art de les séduire: le secret de leur autorité consiste à flatter ceux qu'ils craignent, sans paraître se relâcher de leur rigueur. Le Riche eut recours à un expédient de ce genre pour apaiser les germes de mécontentement qu'il présentait.

Parmi les chevaliers ses voisins, le seigneur du Rheinstein lui avait fourni d'anciens griefs au sujet des péages levés à la limite de leurs possessions. L'occasion lui parut favorable de faire revivre ses prétentions et d'en poursuivre la reconnaissance les armes à la main. Il espérait par là ranimer la discipline parmi les gens de la garnison du Rheinfels, auxquels la guerre promettait le pillage. Mais son ennemi pouvait disposer de forces redoutables, et, outre le château du Rheinstein, bâti sur la rive gauche du Rhin, dans une position imprenable, il entretenait un parti d'aventuriers déterminés dans la forteresse d'Ehrenfels, sur la rive droite, laquelle commandait l'étroit défilé formé par le rétrécissement du Rhin sur ce point. Ce chevalier était l'effroi et la terreur de la contrée, de Bingen à Oberwesel, où il détenait le Pfalz qui, s'élevant du fleuve comme une tête de bélier, menaçait incessamment les deux rives soumises à la domination de Dieter. Après avoir fait un état de ses forces et de celles de son ennemi, le comte comprit qu'il



Rheinstein.

pourrait n'avoir pas les honneurs de la guerre s'il ne faisait entrer dans ses intérêts quelque chevalier voisin, et il tourna ses regards vers le seigneur de Sonneck, dont le château dominait sur la vallée de la Nabe, et qui, par conséquent, n'avait en apparence qu'un médiocre avantage à retirer de la lutte. Ambitieux et rusé, le seigneur de Sonneck avait conçu depuis longtemps le projet de former un établissement sur le Rhin. Il lui parut qu'une alliance avec le sire du Rheinfels devrait assurer le succès de ses vœux, s'il savait profiter des embarras du comte. Il feignit d'accepter le traité qui lui était offert sous l'unique condition que la main de la jeune comtesse Berthe de Katzonenbogen lui serait accordée. Cette clause froissait bien l'orgueil du comte Dieter, qui élevait plus haut ses prétentions pour sa fille; mais les circonstances étaient assez pressantes pour qu'il leur sacrifia quelque chose, et il accéda, quoique à regret, à la demande du chevalier. Le traité étant ainsi réglé, le Riche envoya un cartel au seigneur du Rheinstein, et on se prépara de part et d'autre à la guerre.

Or, dans le temps que ces préparatifs se faisaient, Conrad, fils de l'empereur Frédéric II, chargé de veiller au maintien de l'empire tandis que son père vidait en Italie ses longues querelles avec le Saint-Siège, visitait le Rhin et la Moselle, se rendant à Trèves. L'objet de ce voyage était surtout de ranimer l'esprit de la noblesse allemande et de serrer celle-ci autour de la personne de l'empereur, dont le type, Innocent IV, poursuivait la déchéance. Conrad s'appliqua surtout à pacifier les seigneurs, toujours en guerre entre eux, et à les réunir dans une commune pensée de résistance à la politique romaine. Dès qu'il eut connaissance du différend qui s'était élevé entre le sire du Rheinfels et le seigneur du Rheinstein, il les manda tous les deux à Trèves et leur fit jurer qu'ils renonceraient aux hostilités. Dieter s'autorisa de l'issue qu'avait eue l'affaire pour considérer comme nulle son alliance avec le chevalier de Sonneck, et reprendre les avantages qu'il n'avait concédés qu'à regret. Quel que fût le fondement de ce manquement à la foi jurée, la décision du Riche contrariait trop le penchant qui attachait secrètement Berthe au chevalier de Sonneck pour que celle-ci n'essayât pas de résister même ouverte-

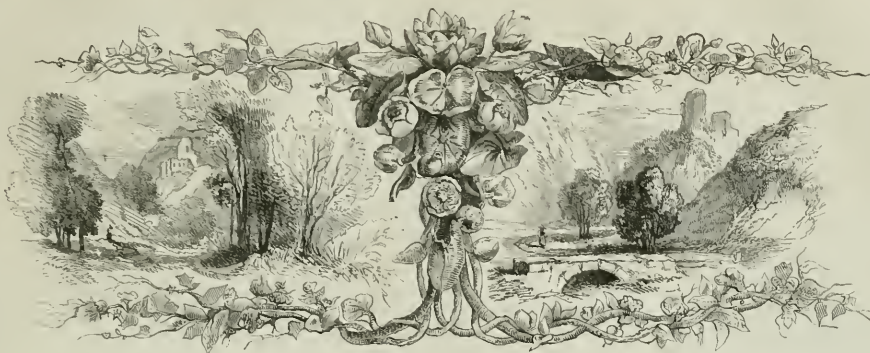
ment à son père. Le chevalier, de son côté, en conçut un violent dépit, et, par un calcul de son ambition, mit tout en œuvre afin d'attirer la jeune fille, qui l'écouta avec trop de complaisance, hors du devoir et du respect qu'elle de-

chant naturel, conspirait par sa conduite contre l'orgueil de sa maison. Irrité de cet excès d'indignité, Dieter manda auprès de lui le chapelain du château. C'était un moine dissolu et que l'animadversion des gens du pays représentait couvert

de tous les crimes. Il jouissait auprès du comte d'un grand crédit, grâce à l'empire qu'il avait su prendre sur son esprit qu'il nourrissait d'idées superstitieuses. « Giebel, lui dit-il, tu m'as souvent assuré que j'avais le droit de commander? — Oui, sire, répondit le moine avec les marques d'une profonde humilité. — Ce droit, reprit le comte, implique nécessairement le devoir d'obéir pour ceux auxquels je commande? — Sans doute, dit le chapelain en s'inclinant. — Ecoute-moi donc, et songe à m'obéir... Le ciel s'est montré sévère envers moi en envoyant dans ma maison des enfants in-

dociles et méchants. Ma fille Berthe surtout me chagrine par sa perversité. Si elle s'était bornée à me résister, j'aurais peut-être pu oublier son ingratitude et son opiniâtreté; mais elle inflige un opprobre à mon nom, et je ne dois pas pardonner. Tu peux dire, toi qui as reçu dans les secrets de ton saint ministère les épanchements de son âme abominable, si ma sévérité pour cet enfant maudit n'est pas justifiée par ses fautes. — Sire, répondit le moine en balbutiant, je ne dois compte qu'à Dieu des confidences que j'ai reçues. — Je te comprends! ajouta le comte qui avait cherché à lire dans le regard du moine. — Eh bien! dis-moi, n'y a-t-il pas des exemples où un père peut châtier d'une manière éclatante la désobéissance de son enfant? — Sire, répliqua le moine d'un ton lent et comme s'il eût voulu laisser à ses paroles le temps de s'infiltrer sûrement dans l'esprit du comte; les Saints-Livres rapportent que Saül avait résolu de faire mourir son fils Jonathas, parce qu'il avait transgressé ses ordres en prenant un peu de miel au bout d'une baguette. — Ah! s'écria le Riche, dont le visage se dilata subitement sous l'impression d'une joie concentrée; si pour une faute aussi légère Saül ne crut pas être désagréable à Dieu en châtiât son fils, le ciel pardonnera, n'est-ce pas, au père qui, — dépouillant ses plus chères affections, — ne songe qu'à punir une épouvantable malice et à donner ainsi aux enfants iograts l'exemple de la docilité et de la sagesse?... »

Le moine écoutait le comte avec la froide impas-



Sonneck.

vait à son père. Le Riche ne tarda pas à s'apercevoir que, pour prix de l'opposition qu'il avait faite aux inclinations de sa fille, Berthe, cédant facilement aux suggestions d'un mé-



Le Chat.



Saint-Goor.

sibilité d'un homme qui, ayant d'avance pénétré ses intentions, n'osait risquer ni une objection ni une renouveau. Il savait, d'ailleurs, que le caractère entier de Dieter, une fois arrêté dans ses résolutions, ne souffrait aucune contradiction. Le moine s'inclinait, donnant ainsi un signe d'assentiment aux paroles qui venaient d'être prononcées. « Écoute-moi donc, moine, ajouta le Biche dont les yeux brillaient d'un feu sinistre. Il faut que le châtiment que je mérite porte l'empreinte de la colère de Dieu; c'est toi qui seras le ministre de ma vengeance... »

Giebel recula épouvanté. « Rassure-toi, reprit le comte avec l'accent de la raillerie; j'ai songé à ménager les délicatesses de la conscience. Je ne veux pas exposer ton caractère. Je te l'ai dit, je tiens à ce que le châtiment laisse supposer le doigt de Dieu; il nous faut donc un mystère profond. Je n'ai que peu de mots à ajouter : Si tu as quelques projets comme je t'attends de toi, tu récompenseras ton zèle à me servir; si tu refuses d'obéir, après m'avoir donné l'assurance que j'avais le droit de commander, tu eniras toi-même la peine due à la désobéissance et à la révolte. »

Une parole si menaçante dans la bouche du seigneur du Rheinfeld était parfaitement persuasive. Giebel répondit : « Sire, vous êtes la main et je suis le couteau. Il faut que les desseins de Dieu s'accomplissent; vous pouvez ordonner. »

A quelques jours de là, la comtesse Bertho de Katzenellenbogen mourut dans d'affreuses convulsions, presque immédiatement après avoir reçu la communion des mains du moine Giebel. On essaya vainement de persuader que le ciel, irrité des dispositions sacrilèges que B-ri-he avait apportées à la Sainte-Table, l'avait fait mourir par un effet de sa colère; mais les plus clairvoyants assurèrent que le moine impie avait souillé ses mains d'un crime exécrationnel. Le caractère connu du comte faisait soupçonner la part qu'il avait eue à cet événement, et, dès ce moment, il fut regardé comme un réprouvé contre lequel la colère des hommes devait s'unir à celle de Dieu.

Un état alors dans le premier croissant de la lune de mai; c'était l'époque assignée à Wolke par la Sorcière du Binger-Loch, la nuit qu'ils se séparèrent à Werlau. Suivant le conseil de la Sorcière, Wolke s'était rendu parmi les mineurs de la montagne de Weiler, ainsi que nous l'avons dit, et s'était bientôt fait remarquer parmi eux par son ardent enthousiasme pour la liberté et une certaine éloquence naturelle qui s'était révélée subitement et développée à la chaleur de ses convictions. Grand et beau de visage, il avait encore pour séduire la multitude, la force et l'audace. Ces avantages, infiniment précieux dans les temps d'émotion populaire, concouraient à Wolke les suffrages des mineurs de Weiler, qui s'inspiraient de lui et lui accordaient au plus haut degré cette confiance qui dispose tout naturellement à l'obéissance, lorsque celui qui en est l'objet veut s'emparer de l'autorité. Wolke était en quelque sorte l'œil et l'âme de l'association qui s'était formée à Weiler.

Conformément à ce que lui avait dit la Sorcière, le Pêcheur, en quittant Rheiney pour se rendre à l'embarcadere de la Naho, s'enfonça dans la plaine, de manière à éviter les marécages du Rheinfeld, dont les fréquentes excursions se prolongeaient assez avant dans la campagne. Il put gagner ainsi la route de Trèves à Mayence, où il n'avait plus rien à redouter. A peine avait-il dépassé Simmern, qu'il rencontra, cheminant dans la direction de Bingen, comme lui, un moine dont la besace bien garnie attestait que les paysans avaient abondamment exercé la charité à son égard. — Mon fils, lui dit le moine des que Wolke se trouva près de lui, je t'ai vu tout à l'heure couper la plaine à la droite de Bernkastel, ce qui fait supposer que tu ne vias pas du côté de Trèves, mais du bas pays; tu peux donc me donner quelques nouvelles des montagnes. On dit à Trèves que les sangliers du Rhin n'ont qu'à se bien tenir dans leurs baugees, car les chiens du pays sont en chasse, et qu'il se pourrait bien que tous ces grands buveurs n'oussent à l'avenir que le marc de la vendange.

Wolke, se tournant à demi vers le moine, lança sur lui un regard scrutateur et défiant. Le moine s'en aperçut : — Je vois, mon fils, ce qui te tient. Tu es un garçon pur et net. Parle-moi de cela. Au moins peus-tu me dire où tu vas, à moins que cela ne choque ta conscience? — Je vais à Bingen, répondit Wolke d'un ton bref. — Eh bien! mon enfant, répliqua le moine, je t'apprends, mais je suppose que tu l'en donnes déjà, que, venant du bas pays, tu as, comme on dit, pris le chemin de l'école, c'est-à-dire le plus long; mais tu as probablement les motifs, et je ne demande pas à les savoir. Aussi bien, j'aperçois qu'il n'est pas facile de te faire parler quand tu as résolu de te taire. Je juge que tu es un honnête garçon et un garçon de sens, qui sait ouvrir la bouche à propos.

Ces mots furent dits avec une si franche bonhomie, que Wolke se sentit un peu honteux de la méfiance que le moine semblait lui reprocher. — Quant à moi, dit celui-ci, au risque de te paraître pêcher par l'exces contraire, je te dirai que je viens de Trèves, que je vas comme toi à Bingen. Si j'avais un chemin plus court, je l'aurais certainement pris; car, à mon âge, et quand on voyage à pied, l'épaulé chargé, comme tu peux voir, on regarde à la longueur de la route. — Mon père, dit Wolke, si le vous est agréable, je puis vous débarrasser du soin de porter un fardeau qui paraît en effet vous peser. En disant ces mots, le Pêcheur s'approcha du moine comme pour le débarrasser de sa besace. — Non, mon enfant, répondit le vieillard, je te remercie; au moine la besace! D'ailleurs la mienne contient des indulgences, et cela la rend facile à porter, quoique tu aies pu croire que je m'en plaindrais. Et puisque tu es un brave garçon, je veux te faire un cadeau à la part avant que nous nous quittions. Mais, puisque nous avons encore quelque temps à passer ensemble et que tu ne parais plus enclin à réfléchir qu'à parler, je veux te donner de quoi occuper les loisirs du chemin. Sais-tu, mon enfant, ajouta le moine en riant, quel est l'animal qui est plus haut que l'éléphant, plus bas que

le serpent, qui tient à terre, et que cependant on ne peut prendre avec la main? — Par ma foi! non, répondit vivement le Pêcheur en souriant. Je n'ai pas l'esprit fait à ces subtilités. — C'est peut-être un tort que tu as fait, mon fils, de ne l'avoir pas exercé, surtout dans ce temps où tant de vérités demandent, pour passer, à être dites avec subtilité. Eh bien! tu te diras cela à notre arrivée à Bingen, en te remettant la part d'indulgences que je t'ai promise.

Le bon moine lit ainsi de son mieux pour égayer le chemin; mais, malgré l'apparente légalité qu'il donnait à la conversation, Wolke ne manqua pas de saisir le bon sens exquis qui était au fond de ses dires. Ils marchèrent le reste du jour à travers une campagne d'une beauté merveilleuse, et, vers le soir, ils arrivèrent sur les bords de la Naho, dont les eaux transparentes et bleues coulent avec nonchalance, comme si elles quittaient à regret ces lieux charmants. Les deux voyageurs arrivèrent enfin près de Bingen, à un pont d'origine romaine jeté sur la Naho. Le croissant de la lune, qui venait de dépasser les hauteurs du Kloop, projetait en ce moment une lumière douce sur les ruines de ce pont, auquel on a conservé le nom de Drusus, et donnait à ces vestiges d'une époque lointaine une teinte mélancolique.

— Voici le Kloop, dit Wolke à son compagnon; je vous quitte; c'est là que je m'arrête. — Je croyais que tu allais, dit le moine, jusqu'à Bingen, où j'emporte mes indulgences et l'explication que je t'ai promise. Mais qu'à cela ne tienne! On ne couche pas au Kloop; j'espère donc te voir demain à Bingen et tenir ma promesse. Au revoir! mon fils. Et surtout s'il t'arrive de parler sous le Kloop, prends garde aux échos; méfie-toi des choettes qui perchent dans la tour du Kloop. C'est le conseil que te donne affectueusement le père Kuno de Saint-Georghausen en te soulaillant un bon succès et une bonne nuit.

En disant ces mots, le moine sourit malicieusement et s'éloigna.

(La suite prochainement.)

Lettres sur la France.

DE PARIS A NANTES.

I.

A monsieur le Directeur de l'Illustration.

MONSIEUR,

Je ne suis pas La Fontaine et je n'ai point lu Baruch, deux grands torts dont l'un, du moins, difficilement réparable. A cela près, je vous dirai : Avec-vous le Stendhal, non pas le romancier que vous êtes homme de trop de goût et de trop de littérature pour n'avoir point pratiqué, mais bien Stendhal le voyageur, beaucoup moins populaire encore que son autre incarnation, le narrateur? Il n'y a pas longtemps, me tomba dans les mains un livre qui, après avoir fait peu de bruit à sa naissance, laquelle remonte à douze ou quinze ans environ, en a fait encore moins depuis, et qui moisit obscurément dans les limbes poudreuses ou humides de quelques cabinets de lecture d'élite : ce sont les *Mémoires d'un touriste*, par l'auteur de *Rouge et Noir*, ou *Fragments d'un voyage en France*. Un voyage en France, monsieur! mais cela n'existe point. Nous ne possédons en ce genre que le vaudeville-ambulant (ou l'ambulation-vaudevilique) de Chapelle et de Bachaumont, qui a pu avoir quelque fraîcheur il y a un siècle et trois quarts, mais qui, on ne saurait en disconvenir, s'est depuis imbibé quelque peu de la teinte feuille-morte des vieux herbiers et des vieux almanachs des Muses. Je me trompe, nous avons encore le *Voyage sentimental*, par un Anglais qui l'était moins que son titre, mais dont la verve incontestable et égoïste eût pu trouver son aliment partout ailleurs qu'à Calais, à Montrouil, et en Bourbonnais, et nous renseigne pas positivement sur nos moeurs et notre caractère au dix-huitième siècle. Quant au dix-neuvième, n'en dit rien du tout, et se contente de nous faire des listes anglaises ou autres, de lord Byron, par exemple, mais aussi superficiels qu'un vent d'attente d'un séjour de quelque semaines dans *Thy-life* parisienne ou d'un pèlerinage de deux ou trois vingt-quatre heures à d'aristocratiques châteaux.

C'est cette lacune singulière dans un siècle où l'on écrit tant, que Stendhal-Beyle, cet esprit caustique, pénétrant, railleur et discipliné, avait entrevue et essayé de combler à sa manière, c'est-à-dire par bonds et par sauts, empiriquement, au jour le jour, allant d'ici, de là, sans s'astreindre aux préceptes de la géographie et du livre des postes, s'arrêtant quinze jours dans une petite ville qui lui plaisait et où brillait sans façon un considérable, parlant de tout, parlant de rien, décrivant peu, causant beaucoup, et de toutes choses ne prenant que le dessus des paniers, suivant la vive lection de madame de Sévigné, cet autre grand et admirable fantaisiste. Aimant à voir sans dire vu, courant après l'obscurité comme d'autres après la gloire, lubile à varier ses rôles et ses pseudonymes et à les approprier à son sujet, il s'était bien gardé de prendre en voyageant le titre officiel de touriste. S'il courait la poste, c'était dans l'intérêt de son commerce; il s'était fait marchand de fer. Étrange négociant qui passait ses journées dans les musées, autour des vieilles cathédrales, qui laissait là ses haute-fourneaux pour un bon mot, un trait de moeurs, une concision et toujours puante anecdote, s'intéressant aux classes pauvres et se préoccupant de l'état déplorable de notre instruction publique! Ignore s'il faisait bien ses affaires; j'en doute; mais il écrivait, au pied levé, dans les auberges, et a laissé un charmant livre, tout plein de traits subtils et de crayons mordants qui nous poignent, je vous assure, mieux qu'un encyclopédie.

La méthode, monsieur, est, selon moi, la bonne (je ne parle pas de l'esprit et de la science d'observation, dans hèles! tout personnels). Littérairement, de toutes choses il ne faut prendre que la fleur. Et même, en sachant pratiquer ce grand art des sacrifices qui n'en est même pas un,

à tout prendre, puisque c'est véritablement s'enrichir que s'alléger du gros bagage lourd, inutile et inutile; que de points dignes d'intérêt à relever et à décrire, que d'hommes, que de choses, que d'institutions, que d'abus et de ridicules, que de beaux dessous de paniers à récolter dans cette France si vieille et pourtant si neuve, si parcourue, si exploitée, et si peu connue cependant!

Il semble, monsieur, qu'un tel soin, qu'une telle mission appartiennent à votre journal plus qu'à tout autre, à raison tout à la fois et du mode, et du caractère presque exclusivement littéraire de votre publication, et du double moyen de vulgarisation dont vous disposez exceptionnellement. L'insuccès du livre de Beyle, insuccès dû uniquement à sa profonde obscurité d'époque, encore une fois, familière et cher à l'auteur, me doit point vous faire pressager défavorablement du sort qui attendra une entreprise de ce genre réalisée dans vos colonnes, avec la grande publicité qu'elle recevrait et l'attrait qu'elle emprunterait au crayon de nos meilleurs dessinateurs. Oui, monsieur, si j'étais à votre place, je voudrais avoir toujours à mon service et en campagne, si non un Stendhal, ce qui ne se commande pas et s'improvise encore moins, du moins sa monnaie, et, à défaut de sa verve, de sa causticité profonde, j'aurais bien du malheur si je ne trouvais pas du moins quelque esprit pour teille besogne; car enfin, puisqu'il court les rues, il peut courir aussi les routes. Je n'exagère point, monsieur, et ne pense pas me tromper en affirmant que vous créeriez, par ce simple moyen, si simple qu'il en est tout neuf, à votre journal qui en réunit tant déjà, un nouvel élément de curiosité et de vogue inouïe peut-être. Vous intéresseriez la France, et par ce qu'elle connaît d'elle-même et par ce qu'elle n'en sait point. Et si quelque chose pouvait compromettre votre succès, ce que je n'appréhende point, ce serait précisément cette ignorance partielle, mais plus étendue qu'on ne croit ou tous, plus ou moins, sommes aujourd'hui encore des choses de notre pays. L'homme est si paresseux, et il est ainsi fait qu'il aime infiniment mieux reprendre qu'apprendre et repasser le vieux que se commettre avec le neuf. Parle aux Berrichons de la Bourgogne; sans doute ils vous écouteront, si vous n'avez bien. Mais voulez-vous faire leur coté, voulez-vous qu'ils soient tout oreilles, décrivez leur ce qu'ils ont vu déjà mille fois et ne cessent pas de revoir, entretenez-les du Berry! C'est sur cette vérité vulgaire qu'il faut de la conversation, morte aujourd'hui malheureusement, était fouillé. Parler aux gens d'eux-mêmes et de ce que les tourbe, qui leur confine de plus près, c'est trouver le chemin du cœur, c'est l'assuré moyen de plaire. C'est peu, monsieur, que, malgré le mérite incomparable du Thibet et du Caucase, ce que l'on peut encore imaginer de mieux devant un public français, c'est de lui parler de la France. Si elle se connaissait tout entière, comme chaque province, sait sur le doigt son arrondissement et sa ville, oh! alors n'en doutez pas, monsieur, le succès serait colossal et vous feriez bien de vous pourvoir dès ce jour d'une nouvelle machine à écrire. Il n'en est rien malheureusement : la France ignore elle-même; mais, comme elle est fort présomptueuse (qualité plus distinctive du caractère national, elle le croit point, ne s'en doute même point, et ignore son ignorance. Elle acceptera donc comme portraits de famille, comme tableau qu'on aime à revoir, la peinture toute neuve qui vous lui offrira, et l'amour du vieux, du connu, permet d'écouler sous ce pavillon de la marchandie nouvelle. N'en doutez point. Puis si cette innocence contrebände est présentée avec quelque art, elle fera plaisir, dit la fraude et quelque peu éventée.

Et ne craignez pas, monsieur, de vous ôter pour l'avenir au bénéfice du présent, un thème de publication et un élément d'intérêt. La France est impuisable; elle l'a, Dieu merci prouvé et le prouve bien tous les jours. Quand la besogne sera faite, quand vous aurez passé en revue nos trente-trois départements... que nous restera-t-il? Diriez-vous : Il restera, chère monsieur, à reconnaître, à reconnaître, à reconnaître bien qu'il restera après eux à glaner et à moissonner, vous aviez, comme moi, vu (bien imparfaitement pourtant) l'avoir et le le délore) une grande partie de ce pays beau, si vaste, si multiple et si nuancé dans son unité poétique, vous seriez frappé des immenses ressources, de mine prolifique, de la fécondité illimitée du champ qu'offre à l'écrivain et au peintre, et vous convaincriez sa peine que jamais, quoi qu'on dirait, on ne pourra le faire à lui dans une monographie, si étendue qu'on la suppose. Ainsi, laissez cette inquiétude; elle est vaine. Puis, tu va vite, tout change en ce siècle de rails. Tout homme de bon vouloir en la voir portrait est à reprendre à chaque lieu, et si de nobles personnages se passent cette fantaisie, France, même démocratique, est encore assez grande d'air pour valoir bien qu'on lui décerne un pareil honneur d'écolier. Despreux voulait qu'on relit le *Tartuffe* à chaque qu'on do siecle, tant l'hypercrite, disait-il, est ingénieuse dans ses formes. Si un seul caractère manifeste et comporte une mobilité, que faut-il dire et faire d'une collection de caractères et de portraits, d'un musée vivant et changeant comme celui qui se nomme France?

Puis enfin, vous le savez bien, l'œil de l'artiste et de l'observateur est une chambre obscure où les objets se peignent avec une variété et des nuances infinies. Non ne voit précisément comme son voisin, des peintres même qui n'ont cependant à saisir que la nature matérielle; les uns voient gris, les autres rose, d'autres rouge et d'autres vert-jaune. Il n'y a guère que cinq cents ans que l'on nous décrit l'Italie et pourtant le public y prend toujours plaisir, parce que points de vue et la narration changent suivant l'esprit narrateur. Tous les peintres en pied du dix-huitième siècle, depuis Delaunay jusqu'à Latour, ont peint madame T Pompadour, et je crois qu'on peut bien faire pour la France que l'on produira si magnifiquement à madame Jean Poisson d'Etolles.

Mais nous voici loin de la Loire et de Nantes. Pas si loin pourtant qu'il paraît tout d'abord. Mon but était, monsieur, par cette introduction, d'appeler votre attention sur une œuvre très capitale, très intéressante, très fructueuse (du moins c'est ma conviction), dont la pensée première est venue de vous-même, et que des considérations momentané et secondaires ne doivent point vous détourner d'exécuter et de mener persévérément à bonne fin (pardonnons le néo-adjec-tif, mais il est ici de rigueur). L'objet de ce qui va suivre est tout simplement, monsieur, de lancer un ballon d'essai, ballon microscopique et perdu comme ceux qu'on lâche avant de risquer une ascension importante, pour éprouver l'état du ciel et la direction du vent. La petite di-traction de ce minime aérostat et de quelques autres semblables vous donnera le temps de chercher et, je l'espère, de rencontrer l'aéronaute supérieur qui, soit à pied, soit à cheval, réalisera brillamment l'ascension que je vous conseille et le voyage de long cours dont elle marquera le début. Je vous promets pour ce jour-là, monsieur, un hippodrome plein; heureux si, par ces très-légères bagatelles du péristyle, j'ai pu contribuer à attirer les yeux d'une foule d'élite sur les délicates jouissances et le spectacle de choix qui l'attendent sans grosse caisse, sans fanfares et sans réclames.

Eh, à propos d'aérostat, et puis, aussi bien le sujet est si fort à l'ordre du jour, laissez-moi, monsieur, en terminant, vous entretenir une minute anecdote toute neuve que je trouve dans un an de 1786. Il y avait à cette époque un assez mauvais poète, et de plus officier, nommé Deslandes, qui se plaignait depuis longtemps de ne pouvoir dépasser le grade de capitaine, nonobstant mainte promesse contraire. Il s'avisait un jour de monter en ballon. C'est un moyen tout comme un autre de s'élever; il y parut, car, peu après, voilà notre homme nommé major. On s'étonnait pourtant de cette ascension devant le vicomte de Choiseul — Que diable a-t-il été faire là? disait-on. — Moins rien de plus simple, répartit le vicomte. Depuis deux ans M. de Ségur lui donnait des paroles en l'air et il est allé le chercher.

Lançons notre ballon, monsieur; nous verrons bien si le public prend feu ou du moins quelque goût à nos petits propos en l'air.

A samedi l'aérostat.
Agréez, etc.

FELIX MORAND.

Les Journaux et les Journalistes en Angleterre (1).

Les journaux anglais, personne ne l'ignore, n'ont pas d'abonnés; ce mode d'exploitation, si différent du nôtre, a toujours été la cause première de leur supériorité sur les journaux français. En effet, tel de leurs numéros peut se vendre à un nombre considérable d'exemplaires, tel autre n'avoir aucun débit. Leur succès varie presque tous les jours; il dépend tout à la fois et de l'importance des événements dont ils contiennent le récit et de l'importance de leur rédaction. Chaque matin ou chaque soir il leur faut donc conquérir leur clientèle. Or, le plus sûr moyen pour eux de se procurer des acheteurs, c'est d'être bien faits. S'endorment-ils parfois, comme Homère, leur chiffre de vente habituel subit immédiatement une diminution notable; aussi, loin de céder jamais volontiers au sommeil, ils luttent sans cesse d'activité, afin d'étendre le cercle de leurs pratiques; c'est à qui l'emportera sur ses rivaux. Plus ils parviennent à placer d'exemplaires, plus ils acquièrent d'influence, plus surtout ils obtiennent d'annonces, plus, par conséquent, ils réalisent de bénéfices. Gagner de l'argent, tel est leur principal but.

Les journaux français sont mieux écrits, plus spirituels, plus méthodiques que les journaux anglais, mais ceux-ci l'emportent de beaucoup sur les nôtres par la quantité et la qualité de leurs informations. La presse quotidienne de Londres n'a guère d'autre élément de vie et de prospérité que la nouvelle, — nous entendons par là des faits d'actualité — quelle soit politique, commerciale, industrielle, judiciaire, littéraire, artistique, etc. On ne lui demande, en général, ni talent de style, ni critique intelligente des hommes ou des choses, ni surtout des œuvres d'imagination; tout ce qu'exigent d'elle ses nombreux lecteurs, c'est de leur apprendre le plus promptement et le plus exactement possible ce qui se passe d'important ou de curieux sur toute la surface du globe. Pour se procurer des faits, rien ne lui coûte, elle ne recule devant aucune dépense; nul danger n'effraie ses hardis correspondants; n'est-on pas vu l'un d'eux traverser le détroit par un gros temps sur une barque non pontée pour apporter le premier à son journal la nouvelle de notre dernière révolution? Quelquefois même, si grand est son désir de satisfaire à son profit, l'avidité publique, qu'elle se permet d'en inventer, ou du moins elle en annonce, comme très-impotants ou très-curieux, qui n'ont, n'ont eu, ont un fort médiocre intérêt. Les badauds s'y laissent toujours prendre. Quand vous lisez dans les réclames françaises que telle salle de spectacle est comble tous les soirs, vous pouvez être sûr qu'elle est parfaitement vide. Si jamais vous voyez des marchands de journaux parcourir les rues en faisant un horrible charri avec des cornes de bœuf et en criant à tue tête chaque fanfare: Nouvelles, nouvelles, grandes nouvelles, le Courrier, le Sin, grandes nouvelles, grandes nouvelles, dernières nouvelles, seconde édition! gardez-vous de leur acheter leur marchandise; vous seriez infiniment leur dupe. Plus ils feront du bruit, plus vous devez vous méfier d'eux. On raconte à ce sujet une anecdote assez drôlement l'assassin du ministre Perceval, par Bellingham, avait si vivement excité la curiosité publique, que les journaux qui contiennent des détails sur le crime et sur l'assassin d'étaient vendus par milliers; un moment arriva cependant où les acheteurs devinrent de plus en plus rares. Ce fut alors qu'une nuée de *news-men* se répandit tout à coup dans les principaux quartiers de Londres, et qu'aux mugissements des cornes de bœuf se mêlèrent les cris de: Troisième édition, troisième édition, le Courrier, le Courrier, Bellingham, Bellingham, dernières nouvelles, dernières nouvelles. Le Courrier avait, en effet, publié une troisième édition qui fut promptement épuisée, mais qui ne différait de la seconde que par l'addition de ce paragraphe: Nous srétons le troisième pour annoncer que l'assassin Bellingham a refusé de se laisser raser!!!

» Les développements réguliers qu'ont pris de puis quelques années nos services réguliers de bateaux à vapeur ont contribué pour beaucoup, écrivait dernièrement un journaliste anglais, à assurer à nos journaux une immense supériorité sur leurs rivaux du continent. Comment ne seraient-ils pas mieux informés? Nous avons près de 150 steamers, la plupart mis sur les machines les plus puissantes qui aient été construites jusqu'à ce jour et marchant en conséquence avec la plus grande vitesse que la science moderne ait encore pu obtenir en mer, occupés spécialement à leur apporter des nouvelles politiques et commerciales de tous les points du monde. L'un fois par mois pour leur destination, ils ne s'arrêtent aux ports où ils touchent en route que pour renouveler leur provision de charbon, remettre ou prendre des dépêches; et la ponctualité de leur arrivée en Angleterre n'est pas moins merveilleuse que la rapidité de leur voyage, car ils franchissent quotidiennement des distances de 3,000 milles sans s'arrêter.»

Ce qui est peut-être plus étonnant, c'est que souvent avant qu'un *mail-packet*, arrivant en ligne directe du Mexique ou du Japon, de Bonne-Espérance, soit arrivé le long du quai de Southampton, plusieurs milliers de personnes lisant à Londres, c'est-à-dire à une distance de 80 milles, imprimées dans tous les journaux, les nouvelles qu'il a apportées. Ce mystère demande une explication. Lorsqu'un *mail-packet* est attendu à Southampton, les représentants des journaux de la métropole placent sur certains points des agents chargés d'en épier nuit et jour l'arrivée et de venir la leur signaler. Le jour, quand le temps est clair et la mer calme, on aperçoit de loin la fumée de sa cheminée soit à l'œil nu, soit à l'aide d'un télescope; le soir, dans une nuit sans lune, c'est-à-dire en descendant le château de Signal, les agents placés en surveillance se précipitent en suivant différentes directions vers la ville, et quelques minutes après on voit se glisser furtivement, mais à pas rapides, vers le quai, un petit nombre d'individus difficiles à reconnaître si c'est une nuit d'hiver, car ils paraissent s'être déguisés avec un assortiment complet de manteaux, de paletots, de chaussures et de coiffures à l'épreuve de l'humidité; ce sont les représentants des journaux de Londres. Chacun d'eux, dès qu'il arrive au quai, s'élançant dans un petit yacht qui semblait l'attendre dans le port, se dirige vers le quai et se rend au bureau de la poste, où il se procure un ou deux bonds au milieu du pont, se précipite sur le paquet de journaux étrangers qui leur est adressé, se laissent glisser dans leur yacht, et tandis qu'ils luttent de nouveau à qui débarquera le premier sur le quai, — alors même que la pluie les inonde par torrents, que les éclairés les aveuglent, que les roulements du tonnerre et les sifflements du vent les étourdissent, que leur forte embarcation est lancée violemment jusqu'au sommet d'une vague blanche d'écrume ou retombe au fond d'un abîme obscur qui semble s'ouvrir tout exprès pour l'engloutir, — ils ne voient et n'entendent rien de ce qui se passe autour d'eux. Ils ont dans leur lanterne sonde, semblable à celle du policeman, ils parcourent du regard tous les journaux qu'ils viennent de recevoir, découvrent d'un coup d'œil les nouvelles importantes qui y sont contenues, et rédigent d'avance, dans leur tête, le résumé qu'ils doivent en envoyer à Londres. Pendant ce temps le trajet s'est accompli sans accident; ils débarquent le plus près possible du bureau du télégraphe électrique, quelquefois sur les épaules de leurs bateliers entonnés à demi dans la boue ou tout couverts d'eau par les vagues; et à peine ont-ils touché terre, qu'ils courent au bureau de la poste, où ils se pressent de remettre à l'agent qui leur en fera leur dépôt; habitués qu'ils sont à renfermer, pour épargner le temps et l'argent, la plus grande quantité de nouvelles dans le plus petit nombre de mots possibles. Font-ils leur dépêche était-elle ainsi conçue: — Great Western. — Jamaica. 2. — Cruz. 26. Million dollars. Dividends 50 mille. Guerre Mosquito terminée. — Etat saoudita des Antilles bon. — Ouragan à la Havane, cent navires perdus. — Recolte bonne. — Jamaïque, plumes, mer couverte, débris des plantations.

A mesure qu'ils écrivent cette dépêche, le télégraphe la transmet, et au moment même où ils l'achèvent à Southampton, d'autres agents la reçoivent à Londres et la portent, sans perdre une seconde, au bureau de leur journal. Elle est immédiatement remise au rédacteur des nouvelles étrangères ou au sous-rédacteur en chef. Quelques minutes suffisent pour la déchiffrer, la composer, la corriger, l'intercaler dans une colonne, à une place réservée tout exprès, et avant même que le soleil se lève, elle se lit, elle se distribue dans toutes les rues de Londres, sous ce titre et avec cette forme:

« ARRIVÉE DE LA VILLE DES INDES ORIENTALES ET DU MEXIQUE. — NOUVELLES DES MARCHÉS DES INDES ORIENTALES. — ÉTUDES VARIÉTÉS. — LA HAVANE. — THÉÂTRES. DÉPÊCHES À LA JAMAÏQUE. — Le steamer de la Royal mail steam-packet company, le Great Western, apporte des nouvelles de la Jamaïque jusqu'au 2 courant, et de Vera-Cruz jusqu'au 26 du mois dernier. Il a à bord un million de dollars par le compte de la banque de Londres, pour les paiements des dividendes mexicains. La mer a été « petite cuvette » si malheureusement entreprise par le Mexique, en faveur du roi morte des Mosquitos, est terminée. Nous regrettons d'avoir à annoncer que les deux derniers bâtiments se sont perdus dans cette tempête. Le temps, nous sommes heureux de l'apprendre, a été très-beau dans les Indes occidentales, et l'état sanitaire des Antilles est excellent. La récolte se présente bien dans les Indes occidentales, à la Jamaïque les pluies de mai ont été très-abondantes, et ont excédé des dégâts considérables. Les cours d'eau ont débordé et ravagé les plantations. La mer, à l'embouchure des rivières, était couverte des débris de navires par l'inondation.

C'est un fait singulier, écrivait dernièrement un rédacteur du *Hants Advertiser*, qui se publie à Southampton, qu'en général les habitants de notre ville apprennent par les journaux de Londres l'arrivée des *mail-packets* dans nos docks. Un grand nombre de personnes viennent à Southampton à la rencontre de leurs parents ou d'amis qui sont en route pour les Indes. Ils sont informés aussitôt que possible de l'entrée dans le port des bâtiments qu'ils attendent, et le plus souvent c'est en lisant les journaux de Londres ou Londres du matin qu'ils apprennent ce

quelles ont si viv d'être de savoir. Il y a à quelques années, Paredes s'échappa du Mexique, et vint à Southampton sur un bâtiment à vapeur des Indes orientales; il avait gardé le plus strict incognito; et il croyait même qu'il n'était pas connu à bord. Le bâtiment sur lequel il avait fait la traversée, arrivé à mer basse, fut attendu une ou deux heures pour entrer dans les docks qu'il se fussent remplis d'une quantité d'eau sulfureuse. Pendant ce temps d'arrêt forcé, Paredes ne s'était pas ému pour qu'il eût en la moindre communication avec la terre. Quelle ne fut sa stupéfaction, en montant le pier sur le quai, d'entendre un gamin lui crier aux oreilles, en lui offrant un journal du matin — seconde édition du *Daily News*, importantes nouvelles de Mexico, arrivée de Paredes à Southampton. Le général mexicain est depuis retourné au Mexique, après avoir visité presque toute l'Europe, et il a souvent déclaré que la plus étonnante merveille qu'il avait admirée dans tous ses voyages était la rapidité avec laquelle les nouvelles étaient recueillies et publiées en Angleterre.

Sous ce titre: *Vingt-quatre heures de la vie d'un journal*, l'auteur de *The Fourth Estate*, M. Knight Hunt, a essayé de donner une idée des travaux qu'exigent la réunion, la mise en œuvre et la publication des matières contenues dans un numéro d'un journal anglais quotidien: « Peut-être, dit-il, le collaborateur qui se met le premier à la besogne est le correspondant de Dublin. D'après le service actuel de la poste, vid Holtyhead, un steamer part de Kingston, à huit heures du matin, pour Holyhead, et les dépêches spéciales expédiées par ce bâtiment arrivent à Londres le même jour. Ainsi, grâce à ces arrangements, nous avons le soir à Londres les nouvelles de Dublin datées du matin. Le correspondant de Dublin doit se lever de très-bonne heure, se procurer les premiers exemplaires imprimés des journaux du matin, rédiger à la hâte sa correspondance, courir au chemin de fer, et arriver à Kingston avant le départ du steamer, c'est-à-dire à l'heure du déjeuner. Tandis qu'il revient à Dublin, son confrère de Paris s'est levé, a fait sa toilette, parcouru du regard les *Debats*, le *Moniteur*, la *Presse*, le *Sicile*, le *Constitutionnel*, le *National*, *l'Union*, — un journal au moins de chaque nuance d'opinion, — et signalé à d'habiles traducteurs qui travaillent sous ses ordres les passages qu'il a remarqués. Tandis que ces amis s'occupent de leur tâche, d'autres nouvelles, et restent complètes ce premier envoi, qui part à onze heures, ou du moins qui doit être porté par Jean-Jacques Rousseau avant onze heures. Pour lui sa journée n'est pas terminée, car à cinq heures il expédiera un paquet plus volumineux et plus important, contenant, outre de nouveaux extraits ou résumés des journaux de Paris, des nouvelles des départements et de l'étranger, le compte-rendu continué jusqu'au départ du courrier de la séance de l'Assemblée, les bruits des coulisses politiques, le récit des événements du jour, la cote de la bourse, etc. Pendant que ces amis s'occupent de leur tâche, d'autres nouvelles, et restent complètes ce premier envoi, qui part à onze heures, ou du moins qui doit être porté par Jean-Jacques Rousseau avant onze heures. Pour lui sa journée n'est pas terminée, car à cinq heures il expédiera un paquet plus volumineux et plus important, contenant, outre de nouveaux extraits ou résumés des journaux de Paris, des nouvelles des départements et de l'étranger, le compte-rendu continué jusqu'au départ du courrier de la séance de l'Assemblée, les bruits des coulisses politiques, le récit des événements du jour, la cote de la bourse, etc.

« Pendant que ces amis s'occupent de leur tâche, d'autres nouvelles, et restent complètes ce premier envoi, qui part à onze heures, ou du moins qui doit être porté par Jean-Jacques Rousseau avant onze heures. Pour lui sa journée n'est pas terminée, car à cinq heures il expédiera un paquet plus volumineux et plus important, contenant, outre de nouveaux extraits ou résumés des journaux de Paris, des nouvelles des départements et de l'étranger, le compte-rendu continué jusqu'au départ du courrier de la séance de l'Assemblée, les bruits des coulisses politiques, le récit des événements du jour, la cote de la bourse, etc. Pendant que ces amis s'occupent de leur tâche, d'autres nouvelles, et restent complètes ce premier envoi, qui part à onze heures, ou du moins qui doit être porté par Jean-Jacques Rousseau avant onze heures. Pour lui sa journée n'est pas terminée, car à cinq heures il expédiera un paquet plus volumineux et plus important, contenant, outre de nouveaux extraits ou résumés des journaux de Paris, des nouvelles des départements et de l'étranger, le compte-rendu continué jusqu'au départ du courrier de la séance de l'Assemblée, les bruits des coulisses politiques, le récit des événements du jour, la cote de la bourse, etc.

« Les reporters de l'intérieur ne sont pas moins occupés, et moins actifs que les correspondants de l'étranger. Prix du lait, du blé, du houblon, du café, du sucre, du coton, des laines filées, des laines tissées, de toutes les denrées, de toutes les marchandises, compte-rendu des séances du parlement, des tribunaux, des bureaux de police, des enquêtes, des réunions politiques, commerciales, agricoles, littéraires, scientifiques, réclames des marchands, réclames des spéculateurs des Indes, etc. ; nouvelles de la cour, du turf, des théâtres; de la littérature, des arts, des modes; taux des fonds publics et des actions industrielles, annonces, mouvement de la population, du port, des marchés, etc. Chacun se rend à son poste, remplit sa tâche, apporte son contingent. — Pendant ce temps, le comité de rédaction ou le rédacteur en chef a choisi les sujets et indiqué l'esprit des articles de fonds, des premiers-Londres, que s'occupent à rédiger les écrivains qui en ont été chargés. « La nuit arrive, et de minute en minute la masse de la copie s'accroît. Vers neuf heures, le rédacteur en chef, le sous-rédacteur, le rédacteur des nouvelles étrangères viennent débrouiller ce chaos et faire la distribution aux compositeurs. Ce n'est pas chose facile; il y a tant d'articles à lire, sans compter les lettres, tant de passages à apprimier, à modifier, à corriger, à compléter. Le plupart de ces articles ont été écrits à la hâte avec une mauvaise plume, sur du mauvais papier; pour les déchiffrer, il faut des efforts inouïs d'attention et d'intelligence, et puis il n'y a pas une seconde à perdre; car le metteur en pages ou le proveur vient incessamment réclamer les pages composées. Vers minuit, une table commence à se dégrader, lorsqu'on apporte les dépêches arrivées par les derniers courriers des chemins de fer. Voici des journaux irlandais, écossais, américains, des correspondances de France, d'Allemagne, du Brésil, de l'Inde. Une ou deux heures sont encore nécessaires pour parcourir, analyser, distribuer tous ces documents; mais alors il faut faire les épreuves déjà lues en première et corrigées, déterminer la place réservée aux annonces, désigner l'ordre des articles, calculer le nombre de colonnes et de lignes qui restent à remplir, relever par numéros les faits qui doivent nécessairement être insérés, ou qui peuvent sans trop d'inconvénient être renvoyés au lendemain, jeter un dernier coup d'œil sur l'ensemble, donner le bon à tirer. A quatre heures et demi du matin, le journal mis en page et corrigé est sous presse; des marchands en attendent les premiers exemplaires aux portes de l'imprimerie, pour les porter aux chemins de fer ou aux diligences des comités; et quand à huit heures du matin, le négociant de la cité, se mettant à table pour faire son premier repas, déplier le journal, le correspondant de Dublin porte déjà au bateau à vapeur de Kingston la correspondance qu'il a rédigée le matin pour le journal du lendemain; et ainsi se passent chaque jour les vingt-quatre heures de la vie d'un journal. »

ANGÉLINE JOYANT.

(1) Voir le *Morning Chronicle*, N° 291, et le *Morning Post*, N° 394.

Caractères. types et costumes anglais.



Le conducteur de bestiaux du marché de Smith's.



Trompette des Horse-Guards en grande tenue.



Le charrotier de brasserie.



Le gardien de cimetière, par Gavarni.

Anniversaire de la mort de Pierre Corneille.

Le 1^{er} octobre 1684, s'éteignait à Paris, rue d'Argenteuil, dans la maison qui porte aujourd'hui le numéro 18, l'immortel auteur du *Cid*, Corneille, le Grand Corneille, ainsi nommé, dit un de ses biographes, pour le distinguer non-seulement de son frère, mais du reste des hommes.

Peu de vies furent aussi bien remplies que celle de cet homme extraordinaire, qui allia, par une heureuse prérogative, les dons les plus merveilleux du génie à toutes les qualités sereines qui font l'homme de bien. L'admiration a depuis longtemps épuisé pour lui tous les modes de louer, et l'on peut dire que, quelque forme heureuse que l'éloge ait revêtu, il ne l'a pas été comme il le mérite. « Pour soutenir l'idée que son nom seul réveille, a dit La Motte-Flouard, il faudrait ce génie sublime, j'ai presque dit cet instinct divin qui n'a été donné qu'à lui seul et qui ne l'abandonna presque jamais. » Le Temps a si incontestablement assis la gloire de ce nom, qu'il suffit de l'écrire ou de le prononcer pour rappeler à l'esprit l'étonnant assemblage des facultés les plus élevées de l'intelligence humaine; et c'est, une bonne fortune pour ceux qui ont encore à parler de Corneille, de le pouvoir louer en le nommant.

Les mémoires du temps ne nous ont conservé qu'un très-petit nombre de traits de la vie de Corneille. Ce silence est un témoignage de l'extrême simplicité de mœurs qui distingue cet homme au sein de son éclatante renommée. Il naquit à Rouen le 6 juin 1606, et fut d'abord destiné au barreau. Ses débuts obscurs dans cette carrière montrèrent qu'il était mépris sur sa véritable vocation. Il y apporta en effet une incapacité absolue pour les affaires, un caractère timide, un talent moins que médiocre pour la parole et empêché encore par une prononciation embarrassée. On rapporte qu'il dut à une inclination très-vive qu'il avait conçue pour une jeune personne la révélation de son instinct poétique, et qu'il écrivit sous l'inspiration de cette passion *Mélite*, son premier poème dramatique. Cette pièce non plus que celles qui la suivirent de près ne pouvaient faire présager les brillantes destinées de Corneille. L'ingénieuse partialité des critiques admirateurs de son génie s'est vainement étudiée à faire saillir quelques beautés douteuses de *Mélite* et de *Clitandre*; elle n'a pu élever ces deux pièces au niveau du mérite de leur auteur.

Le *Cid* est le véritable point de départ de la gloire de Corneille. Cette pièce fut jouée en 1636; Boileau a consacré le souvenir de l'immense succès qu'elle obtint, par ces vers :

Paris a pour le *Cid* les deux yeux
de Chimène.

Il n'est pas d'ouvrage de l'esprit qui ait subi au même degré les épreuves de la critique. Le *Cid* déclina contre Corneille le méchant goût du siècle, représenté par les écrivains alors en faveur; il donna lieu à des libelles. Les érudits seuls se souvenaient de cette querelle qui a fait verser des larmes d'encens. On peut supposer que le cardinal Richelieu ne resta pas étranger à cette levée de boucliers. Le cardinal, on le sait, se piquait de bel esprit et attachait sa vanité à des succès littéraires autant qu'à son habileté politique. Il vit avec déplaisir le triomphe de Corneille, dans lequel il ne pouvait voir un rival que par un incroyable oubli de lui-même; il en fut vivement affecté. Quelques critiques ont avancé, mais sans en rapporter la preuve, qu'avant la représentation de l'ouvrage, Richelieu avait fait offrir cent mille écus à Corneille pour la cession du manuscrit, sous la condition expresse que celui-ci n'y mettrait point son nom; mais que cette offre magnifique fut repoussée. Le fait paraît au moins douteux. Il est certain que le cardinal avait un motif particulier d'animosité contre Corneille, qu'il avait d'abord employé à remplir les canevacs de ses pièces, comme il l'avait fait de Rotrou, de Colletet et de l'Etoile. Un juste sentiment de sa dignité avait bientôt enlevé Corneille à cette besogne de grimaud; mais le cardinal ne lui pardonna pas ce mouvement de fierté. Il est probable que si Richelieu ne souffla pas les mauvaises passions qui éclatèrent à l'occasion du *Cid*, il les autorisa du moins par son exemple. Corneille fut très-sensible à ces injustes critiques.

Parmi les détracteurs de sa gloire naissante, Georges

Scudéri se fit remarquer par la vivacité de ses attaques. Ses *Observations sur le Cid* affichent l'impertinente outrecuidance d'un ci-devant garde-français devenu auteur. « Je veux, dit-il dans le préambule, baiser le fleuret dont je prétends lui porter une botte franche.... Je le prie (Corneille) d'en user avec la même retenue, s'il me répond, parce que je ne saurais ni dire ni souffrir d'injures. » Malgré cette assurance, ses observations ne sont au fond qu'une longue diatribe. Corneille est l'impardonnable faiblesse de son premier sensible à ces invectives et de répondre à Scudéri sur le même ton. « Vous vous êtes fait tout blanc, écrivait-il, d'Aristote et d'autres auteurs que vous ne lûtes et n'entendîtes peut-être jamais.... Quand vous me demanderez mon amitié en des termes plus civils, j'ai assez de bonté pour ne pas vous la refuser et me taire des défauts de votre esprit

le signal des parties qui n'ont pas été suffisamment appréciées, selon lui, et dans lesquelles il s'attache à faire ressortir des perfectionnements qui n'ont pas été assez senties. Ainsi, il écrit à propos de *Rodogune* : « On m'a souvent fait une question à la cour, quel était celui de mes poèmes que j'ai aimé le plus, et j'ai trouvé tous ceux qui me l'ont faite si prévenus en faveur de *Cinna* et du *Cid*, que je n'ai pas osé déclarer toute la tendresse que j'ai pour celui-ci. » Il n'y a guère qu'*Héraclius* qu'il fut tenté de préférer à *Rodogune*. « Cette tragédie, dit-il, a encore plus d'effet d'invention que *Rodogune*, et je puis dire que c'est un heureux original dont il s'est fait beaucoup de copies dès qu'il a paru. »

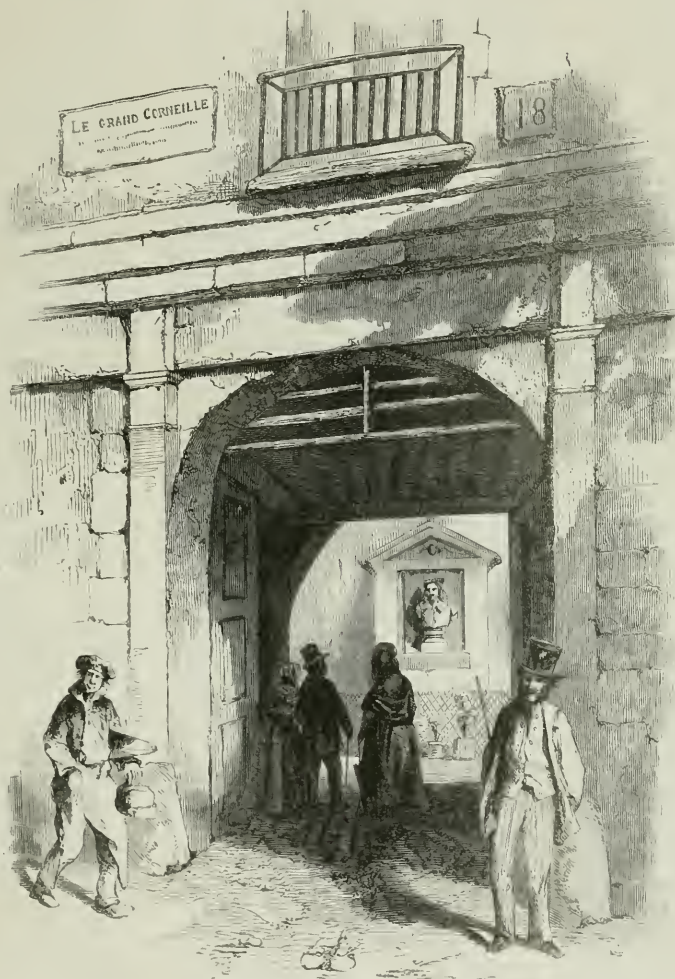
C'est de ce ton que Corneille parle de ses ouvrages, et la bonne opinion qu'il montre de lui-même ne choque point, parce qu'elle est le reflet affaibli de l'estime qui s'attache à ce grand nom. On doit regretter l'absence de cette soif de louanges... Comblé de gloire, les premiers succès du jeune Racine empoisonnèrent les joies de sa vieillesse, il présentait en lui l'heureux rival qui devait prendre après lui le sceptre de la tragédie. Saint-Evremond écrivait déjà que la vieillesse de Corneille ne l'alarmait plus, et qu'il ne craignait pas de voir finir la tragédie avec lui. L'ombrageuse susceptibilité de Corneille l'égarait jusqu'à le compromettre dans une guerre d'épigrammes. Le *Germanicus* de Boursaut venait d'être représenté avec assez peu de faveur; Corneille dit en pleine Académie qu'il ne lui manquait que le nom de Racine pour être achevé. Racine piqué au vif riposta par des propos sanglants, et il en résulta entre les deux écrivains un refroidissement qui dura jusqu'à la mort de Corneille.

On ne peut que s'étonner de cette excessive faiblesse dans un homme qui, d'ailleurs, possédait un singulier désintéressement, un caractère facile, quoique un peu brusque, et les plus rares qualités du cœur.

L'affection qui unissait les deux frères Corneille est un des plus touchants modèles qui puissent être proposés. M. Jules Janin nous a donné dans ses *Tableaux littéraires* une peinture charmante de leur étroite intimité, de cette bienveillance mutuelle qui les portait à s'aider l'un de l'autre, de cette abnégation si rare qu'elle allait jusqu'à confondre tous leurs intérêts. Aussi à la mort de Pierre Corneille, l'Académie française ne crut pas pouvoir mieux témoigner de ses sentiments pour l'illustre académicien qu'en nommant à sa place ce frère qu'il avait tant aimé.

Pierre Corneille eut trois fils, dont deux suivirent la carrière des armes et le troisième embrassa l'état ecclésiastique. De l'aîné naquit Pierre-Alexis Corneille, qui, marié secrètement à Nevers, donna le jour à Claude-Hippolyte Corneille, lequel eut une fille, mademoiselle Corneille, qui a longtemps joui d'une pension sur les fonds de la Comédie-Française. Dans la lignée collatérale, il y eut plusieurs neveux et nièces du grand Corneille, parmi lesquels on a remarqué seulement Fontenelle et une nièce à l'établissement de laquelle Voltaire s'employa avec tant de bruit. Le sort en moissonnant tous les membres de cette illustre famille, a voulu que le grand nom de Corneille fût perpétué par ses seules sœurs.

La maison dans laquelle Corneille expira, rue d'Argenteuil, a été, dit-on, la propriété de ce grand homme. Elle offre quatre corps de bâtiment disposés en carré, et dont le côté parallèle à celui donnant sur la rue d'Argenteuil et ayant une façade sur la rue l'Évêque, n° 15, a été détaché depuis. C'est dans une chambre, au second sur le devant, qu'il immortel auteur du *Cid* rendit le dernier soupir. La pièce des propriétaires auxquels cette maison a successivement appartenu, ont conservé religieusement dans son état primitif l'alcôve dans laquelle était placé le lit mortuaire. Il n'a été fait non plus aucun changement important dans la disposition de la pièce, qui est encore traversée dans sa longueur par une très-grosse poutre. Cette pièce fait partie de l'appartement occupé aujourd'hui par M. de B..., employé au ministère des finances. La rampe de l'escalier est encore du temps de Corneille, ainsi que quelques ferrures des fenêtres.



Maison habitée par Pierre Corneille, rue d'Argenteuil, n° 18.

que vous étalez dans vos livres; jusque-là, je suis assez glorieux pour vous dire de porte à porte que je ne vous crains ni ne vous aime... Il suffit que vous ayez fait une folie, sans que j'en fasse une à vous répondre comme vous m'y conviez. Résistez à ces gaillardises qui font rire le public à vos dépens, et continuez à vouloir être mon ami, afin que je me puisse dire le vôtre.... » A part ce dernier trait, plein de grandeur, toute la lettre à Scudéri est empreinte du sentiment mesquin d'un amour-propre offensé.

Corneille se vengera bientôt plus noblement des clameurs de ses ennemis en produisant sur la scène *Horace*, *Pompeï* et *Cinna*, trois chefs-d'œuvre, dont Victorin Fabre a fait le plus bel éloge en disant qu'ils ont ajouté à l'idée de la grandeur romaine.

Il faut lire l'examen que Corneille a fait de ses pièces pour se convaincre qu'il avait une certaine estime pour lui-même. Il y convient avec un abandon plein de naïveté des beautés que tout le monde a déjà relevées dans ces différents ouvra-

Dupré-Thouars dans sa notice sur La Quintinie, à la somme de 1,800,000 francs; c'est la bagatelle de 72,000 francs l'arpent (il est vrai qu'il y a là-dedans pour 467,000 francs de travaux de maçonnerie).

Louis XIV venait fréquemment visiter le potager; il s'entretenait avec son jardinier dont il appréciait les talents, et se plaisait souvent à fumer un arbre de son main. La Quintinie, reconnaissant et qui avait remarqué combien son maître aimait les asperges, entreprit de lui en faire manger avant la saison; il ramène dans son livre comment il inventa les couches réchauffantes de fumier, ou, comme on dit, les *rechauds*, leur donnant pour auxiliaires des cloches et des châssis de verre. « Par ce moyen, les asperges, venant à sortir de cette terre échauffée et rencontrant un air chaud sous ces cloches, viennent rouges et vertes, et de la même longueur et grosseur que celles des mois d'avril et de mai, et même beaucoup meilleures, en ce que non-seulement elles n'ont senti aucune des injures de l'air, mais qu'elles ont acquis leur perfection en bien moins de temps que les autres. Je puis dire sans vanité que j'ai été le premier qui, par de certains raisonnements plausibles, me suis avisé de cet expédient pour donner au plus grand roi du monde un plaisir qui lui était inconnu. » Plus loin il ajoute : « Au reste et dans la vérité, on peut dire qu'il n'appartient guère qu'au roi de goûter ce plaisir, et que peut-être ce n'est pas un des moindres que son Versailles lui ait produit par le soin que j'ai eue d'en prendre. »

En 1733, Louis XV revint à Le Normand, jardinier de son potager, deux mille ans après qu'il arrivait des colonies, les lesquels mille ans vinrent fort bien à fruit. A cette époque, une douzaine de cafés en caisse produisaient chaque année cinq à six livres de café parfaitement nûr. L'infusion de ce café, servie par la favorite du jour, ne se distinguait point de celle du café produit sous les tropiques, du moins on le prétendait à la cour.

Telle fut l'origine des primeurs; aujourd'hui combien de bourgeois trouvent à puiser abondamment chez Chevêt et consorts ces jouissances qui dans le siècle dernier n'étaient à la portée que du roi. On n'ose nier le progrès. L'agriculture a reçu à recevoir une destination nationale et d'utilité. Il fut transformé en un jardin botanique dont l'inauguration donna lieu à une fête qui a bien le cachet du temps. « Les élèves de la classe d'histoire naturelle de l'école centrale présentèrent à chacun des fonctionnaires publics appelés à prendre part à la fête un jeune arbre ou une plante dont les propriétés offraient quelque rapport à leurs fonctions : aux membres de l'administration centrale, le froment, la vigne, la chaux, la luzerne et le pommier, comme représentant toutes les cultures propres au département de Seine-et-Oise; aux membres de l'administration municipale, les plantes de ville; un président de la Société d'Agriculture, le trèfle, dont la culture est en des plus puissants moyens d'utiliser les jachères; et les divers végétaux qui ont porté le nom de *laurier*, tant aux guerriers qu'aux savants et littérateurs, comme étant les distributeurs des divers genres de gloire auxquels les lauriers appartiennent. »

Ma lettre est un peu longue, mais j'espère qu'elle rendra quelque service aux nombreux visiteurs qui affluent chaque jour à Versailles.

J'ai l'honneur, etc.

SAINT-GERMAIN-LE-DUC.

Correspondance.

M. de Sauley, absent de Paris au moment où nous avons publié, dans notre N° du 29 juin, un article relatif à sa discussion avec M. Hofer touchant les antiquités de Ninive, nous adresse la lettre suivante, après avoir pris, à son retour, connaissance de cet article.

Paris, le 25 septembre 1850.

MONSIEUR,

J'apprends de plusieurs côtés à la fois que j'ai complètement fait amende honorable sur la question des antiquités assyriennes, et que j'ai donné gain de cause à M. le Dr Hofer. La vérité est que j'ai cessé une discussion devenue oiseuse, à partir du jour où j'ai été convaincu que M. Hofer, en étudiant le point archéologique autrement que de sentiment, désirait le plus rôle adhésif de ses propres opinions. Quand M. Hofer aura pris la peine d'examiner avec toute la sagacité que je me plais à lui reconnaître, les monuments nombreux des Perses et des Parthes; quand il aura bien voulu se puiser maître de coté les monuments écrits auxquels il faut attribuer quelque valeur, j'imagine, il ne lui restera d'autre part à prendre que de reconnaître avec loyauté qu'il s'est trompé du blanc au noir. Un erreur commise de bonne foi est toujours parfaitement excusable, toujours facile à avouer. C'est du moins ce que je pense pour mon compte lorsqu'on ne démontre que je me suis trompé. Comme ce n'est pas le cas de cette fois, je reste dans l'impénitence haine, et je le fais avec la satisfaction de voir mon avis partagé par tous les savants, officiels ou non, qui ont étudié les monuments avec le parti pris de les laisser parler et d'admettre les vérités qu'ils révélaient.

« Veuillez, je vous prie, monsieur, agréer l'expression de tous les sentiments de haute considération avec lesquels j'ai l'honneur d'être votre très-dévoûé serviteur.

F. DE SAULEY,
Membre de l'Institut.

KRRATU.

Dans le récit que nous avons publié, la semaine dernière, de l'inauguration du monument dédié au congrès national de Belgique, plusieurs noms propres ont été mal imprimés. Ce sont ceux de M. Poelaert, architecte du monument, de M. Léon Savy, ordonnateur et décorateur de la fête, de M. Henriëux, auquel nous devons les magnifiques dessins qui accompagnent ce récit.

Bibliographie.

Etudes sur les irrigations de la Campine et les travaux analogues de la Solagne et d'autres parties de la France, par M. HUYE-MANCO, ingénieur des ponts-et-chaussées. Un vol. in-8 de huit feuilles avec une carte et trois planches. — Paris, Carilian-Gueury et Dalmont, éditeurs.

« Tout le monde se plaît à proclamer aujourd'hui l'importance

de l'agriculture, et la nécessité de favoriser son développement et d'augmenter la masse de ses produits. En présence du chiffre de nos importations et de l'accroissement continu de la population, tous les hommes éclairés reconnaissent que le problème de l'alimentation est l'un des plus urgents et des plus importants à résoudre. Mais si ce but à atteindre n'est pour personne l'objet d'un doute ou d'une contestation, il n'en est pas de même des moyens proposés pour y arriver.

« Les auteurs des différents projets relatifs aux améliorations agricoles, placés chacun à un point de vue spécial, frappés seulement d'un certain ordre d'inconvénients existants ou de certaines améliorations à réaliser, accordent, en général, à leurs procédés une confiance tellement absolue, qu'elle suit souvent seule pour les rendre suspects aux yeux des hommes de pratique et d'expérience.

« Tous les systèmes, toutes les idées, toutes les inventions trouvent des défenseurs passionnés et exclusifs. La réforme hypothécaire, les institutions spéciales de crédit, l'extension des procédés d'assurances, mutuelles ou autres, l'organisation, sur une large échelle, de l'enseignement agricole, l'exécution de grands travaux publics, l'emploi de tel ou tel procédé spécial de culture ou d'exploitation, sont autant de moyens présentés tour à tour comme la seule et véritable voie du progrès; et chacun, persuadé de la justice de ses convictions, s'accuse de la misère qui afflige la population de campagnes, qu'il indifférence qui accable ses frères personnelles.

« Pour notre compte, nous ne croyons pas aux remèdes héroïques, si l'on peut s'exprimer ainsi. Toute solution exclusive, quelque séduisante qu'elle soit, d'un problème aussi complexe que celui de l'amélioration agricole, problème qui se rattache à tous les intérêts sociaux, nous paraît impossible... »

Ce début est sage, est ecclésiastique si j'indiquais, qui l'on pourrait appliquer à bien d'autres questions qu'un problème de l'amélioration agricole, fait connaître les opinions de l'auteur; par conséquent les faits connus dont l'exposition constitue le corps de son ouvrage.

La Campine fait aujourd'hui partie des provinces d'Anvers et du Limbourg; comprise entre la Meuse et l'Escaut, dans l'un des points où ces deux fleuves sont le plus rapprochés, elle est bornée au nord par la frontière hollandaise, et au sud par la Dyle et le Demer.

Cette position géographique et un sol peu accidenté font de la Campine le point de passage obligé de toute ligne navigable destinée à relier le plus directement possible les bassins de l'Escaut, de la Meuse et du Rhin. En ce point, la Campine a une étendue de 200 mille hectares de terrains improductifs, et ne contenait, en 1850, que 225,000 habitants. Le gouvernement belge avait donc un double problème à résoudre. La grande voie navigable à établir devait non-seulement élever à la Hollande le monopole du commerce de l'Allemagne et assurer l'approvisionnement d'Anvers en bois et autres matériaux de construction, mais encore se combiner avec un vaste ensemble d'associements et d'irrigations, de manière à accroître notablement la production agricole.

La première partie de la tâche entreprise peut être considérée comme accomplie. L'écart communicaire maintenant avec la Meuse et le Rhin et, par suite, avec la Méditerranée par le canal du Rhône au Rhin. Quant aux améliorations agricoles, les résultats obtenus dès à présent ne permettent plus de douter que les faits dépasseront de beaucoup les espérances qu'il était possible de concevoir. Les travaux de la Campine sont un des exemples les plus remarquables des heureux résultats de l'application directe des travaux publics à l'agriculture. C'est principalement sous ce dernier rapport que M. Mangon les a étudiés.

Le point de départ de tous les travaux d'irrigation de la Campine est le canal qui porte sur cette vaste plaine les eaux fécondantes de la Meuse, et qui, joint à la Nèthe, ramène sur 57 kilomètres de longueur, le canal de Maestricht à Bois-le-Duc. Un embranchement dirigé du canal de la Meuse à l'Escaut sur Turinbaut à 26 kilomètres. Les irrigations par ados ou marches ont prévalu en Campine; elles sont alimentées par des prises d'eau convenablement faites dans la grande artère navigable, et combinées avec des rigoles d'épandement et un système de chemins d'exploitation. Les chemins, les rigoles principales d'arrosage ou d'épandement et les ouvrages qui s'y rapportent constituent les travaux préparatoires à l'irrigation, complètement terminés aujourd'hui sur une étendue de 1,500 hectares. Leur exécution est confiée aux ingénieurs de l'Etat, mais tout le reste du travail est à la charge des acquéreurs des terrains.

Le sous-détail de la formation d'un hectare de prairie irriguée dans la Campine, peut, en moyenne, s'établir de la manière suivante :

Achat d'un hectare de bruyère, environ.	130 fr.
Travaux préparatoires à l'irrigation.	129
Frais d'acquisition, enregistrement.	26
Défrichage du sol à 0 m. 60 de profondeur.	120
Terrassements pour l'exécution des ados et de leurs rigoles.	80
Entretien des ados et des rigoles pendant la 1 ^{re} année.	25
Élevement des gazons de bruyères pour le compost.	32
Deux mètres cub de chaux.	12
Mélange et emploi du compost.	12
Buses en bois.	18
Plantations de 1,000 aunes.	18
Engrais.	150
Épandement et hersage au râteau.	75
Ensemencement supplémentaire.	40
Frais divers.	19
Total.	830 fr.

Les défrichements s'exécutent presque toujours à la bêche, et on doit plutôt en augmenter qu'en diminuer la profondeur on avait examiné la crainte de voir les terres épuisées par les eaux d'irrigation, et la fertilité développée dès l'origine des cultures des prairies détruites rapidement; mais des expériences directes et conformes aux principes d'une saine théorie, ont prouvé que des prairies pouvaient être créées sans le secours d'aucun engrais ou amendement, par l'action seule des eaux d'irrigation. Néanmoins il convient, comme le font les propriétaires en Campine, de recourir à l'emploi toujours lucratif des matières fertilisantes. Le meilleur compost destiné à l'amendement du sol est formé de couches superposées de gazon de bruyères sur 0 m. 10 et de chaux sur 0 m. 02 d'épaisseur. Les sols ainsi formés sont remis à la bêche tous les huit jours et arrosés au besoin. On emploie,

par hectare, 20 mètres cubes de ce mélange bien consommé. Les aunes, pour abris, sont plantés à l'âge de trois ans à 6 m. 30 de distance les uns des autres, sur deux lignes éloignées de 12 mètres.

Un mélange romain de grains suivantes a très-bien réussi pour l'ensemencement :

Ray-grass d'Angleterre.	19 kil.
Troisquart.	5
Valon des prés.	4
Crételle des prés.	5
Blème des prés.	5
Lupule odorante.	3
Floulatie.	3

Total. 43 kil.

L'époque la plus favorable pour l'ensemencement serait être le mois de mai.

Des mélanges de bœuf de velle, de noir animal et de cendre de Hollande, en diverses proportions, ont été employés comme engrais; presque tous ont donné de bons résultats. On obtient à peu près le même effet, soit du fumier d'étable employé à la dose de 25,000 kilog. par hectare et coûtant 25 fr. 75 c., soit de noir animal revenant à 22 fr. 60 c. Quel que soit l'engrais employé, on s'est toujours bien trouvé de l'addition d'une certaine quantité de chaux. Après l'ensemencement on irrigue d'abord par infiltration, et on n'emploie l'irrigation par déversement qu'après que le gazon est bien formé, c'est-à-dire vers le mois d'octobre, si on a semé au commencement de juin.

Quelques chiffres suffiront pour faire apprécier l'importance des travaux agricoles origines par le gouvernement belge, pour donner une idée de leurs résultats généraux, des immenses bénéfices réalisés dans la classe ouvrière et des ressources nouvelles qu'ils sont appelés à créer.

L'œuvre du défrichement en Campine peut s'étendre sur une surface de 150,000 hectares. Une étendue de 100,000 hectares est irrigable et peut être convenablement transformée en prairies. Mais pour se tenir dans les limites d'une extrême modération, et pour que les résultats soient de beaucoup au-dessus des avantages prévus, on ne doit compter que sur la conversion en prairies de 25,000 hectares. Les bruyères de la Campine se vendent de 15 à 20 fr. l'hectare avant 1835. En 1840, dans la prévision de la prochaine exécution des travaux, ce prix s'éleva à 28 fr. Aujourd'hui le prix moyen est de 130 fr. en raison de l'augmentation des travaux préparatoires. Le prix des terrains inutiles s'est donc accru de plus de 100 fr. par hectare, ce qui donne, pour les 25,000 hectares dont nous avons parlé, une augmentation nette de valeur vénale de plus de 12 millions et demi, au moyen de laquelle l'acheteur trouve encore un intérêt de 10 pour cent du capital qu'il engage. Mais cette augmentation de la valeur vénale des terrains ne donne qu'une mesure tout à fait insuffisante des résultats des travaux d'irrigation. Pour arriver à une estimation exacte de leur importance, il faut évaluer les profits qu'ils permettent de créer annuellement. En supposant, ce qui est assurément fort au-dessous de la vérité, que chaque hectare de prairie ne nourrisse qu'une tête de bœuf détail, la formation, en Campine, de 25,000 hectares de prairies suffirait pour augmenter la production de viande en Belgique d'une quantité supérieure au chiffre considérable de l'importation actuelle de cette denrée; et les fumiers des animaux nourris au moyen des nouvelles prairies exerceraient sur la culture des terres labourées environnantes une influence qui en augmentera énormément la production. Enfin ces travaux répandent en salaires des sommes dont on appréciera l'importance pour le travail de la classe ouvrière, lorsque l'on se rappellera que la main d'œuvre s'élevait à plus de 500 fr. par hectare, la formation de 25,000 hectares de prairies exigera pour plus de 12,500,000 fr. de main d'œuvre.

Cet exemple si remarquable, qui se produit à nos portes et sous nos yeux, pour ainsi dire, pourrait n'être pas perdu pour nous. La Solagne, qui occupe au moins 500 mille hectares, c'est-à-dire environ le centième de la surface de la France entière, se trouve sous le rapport de la pauvreté, de l'insalubrité, de la rareté des cultures, tout à fait comparable à la Campine, et elle n'a guère plus de moyens de s'améliorer que celle-ci. En attendant que, et quant aux améliorations possibles, les succès obtenus pour l'une sont une garantie certaine des succès que l'on obtiendrait pour l'autre. Trois cours d'eau principaux, la Sambre, le Beuvron et le Cosson, arrosent la Solagne qu'ils traversent de l'est à l'ouest en formant trois vallées principales, à peu près parallèles, et séparées par des faîtes qui forment, en quelque sorte, les axes principaux auxquels on doit rapporter toutes les autres modifications du sol pour s'en rendre avec facilité un compte exact. Ces cours d'eau servaient tout d'abord rigoles principales pour l'assèchement, tantôt d'artificiel, et des dérivations d'écoulement. M. Mangon décrit le vaste système de travaux qu'il faudrait coordonner pour la mise complète en valeur des terrains arides ou marécageux de la Solagne; il pense qu'il serait facile d'obtenir, dans cette contrée, des récoltes comparables à celles des prairies irriguées de la Campine, et qu'on restait beaucoup au-dessous de la vérité en estimant à 200 fr. par hectare, en moyenne, l'augmentation de valeur due à l'irrigation d'une prairie située en Solagne. Les prés arrosés de la Bertrincelle fournissent 8,000 kilog. de foin par hectare! Mais de tous les travaux à exécuter dans cette contrée, de plus utile et le plus important serait un grand canal de navigation et d'irrigation qui prendrait les eaux dans la Loire, à la hauteur de l'écluse de Nîmbray, en amont de Châtillon-sur-Loire, sur le canal latéral, et porterait, par ses nombreuses ramifications, la fertilité et la vie dans toute la Solagne.

Par quels moyens des ouvrages si utiles, si conformes aux besoins généraux, aux vœux et aux tendances agricoles du pays, pourraient-ils être exécutés? En imitant tout simplement le gouvernement belge qui, après avoir exécuté les travaux de fondation, se borne maintenant à établir, avec son grand modèle, les travaux préparatoires à l'irrigation, pour revendre les terrains ainsi disposés, en laissant aux particuliers le soin de la mise en culture et de l'exploitation. Mais pour revendre, direz-vous, il faut posséder; or l'Etat ne possède pas le sol de la Solagne. Qu'à cela ne tienne, lecteur; prenez le livre de M. Mangon et vous y trouverez les dispositions législatives récentes au moyen desquelles l'Etat, en Belgique, ordonne la vente des terrains incultes et leur mise en culture, tout en se réservant le droit d'acquiescer et d'administrer pour son compte les terrains allés peut-être pour un socialisme ou communisme! L'Etat à vous. Je me borne à vous renvoyer au *Monteur Belge* pour y

lire la loi sur les défrichements en date du 27 mars 1847. Cette date et la nature du gouvernement en question ne vous rassureront-elles pas assez pour que vous cessiez de croire à l'existence d'un piège tendu à l'ordre social, sous le prétexte d'améliorations agricoles? Pour peu que vous ne persistiez pas à craindre qu'un serpent ne se cache sous le gazon de ces belles prairies, admirez

l'incertitude de ce petit peuple qui agit, pendant que nous disputons; faisons mieux, imitons cette intelligence, imitons cette énergie qui repousse la routine et qui marche hardiment dans une voie nouvelle, sans tenir compte des préjugés ni du *satisfait* donné sans discernement à tout ce qui concerne un éternel *statu quo*.

Bien entendu que nous ne parlons qu'agriculture, et politique, point. Honni soit qui mal y pense!

Les *Etudes sur les irrigations de la Campine* seront lues par tous les hommes qui ont quelque souci des améliorations agricoles. Ils trouveront dans cette lecture un intérêt dont notre rapide analyse ne peut donner qu'une idée incomplète.

LES AUTRUCHES.

Le succès qu'obtiennent en ce moment les courses d'autruches à l'Hippodrome donne quelque actualité aux détails suivants sur ces curieux animaux. Répandus sur une grande partie de l'ancien continent et notamment dans l'Indoustan et dans l'Afrique, ils n'offrent entre eux que des variétés peu importantes. Le plumage et la taille varient seuls. L'autruche grise est la plus petite, elle n'atteint guère que la hauteur de 2 mètres à 2 mètres 20. L'autruche noire, surnommée la grande autruche, atteint quelquefois la taille de 2 mètres 75. Ces oiseaux sont polygames; les mâles prennent au moins deux compagnes, quand l'époque de la ponte approche; mais la plupart se forment un sérail de quatre, cinq et jusqu'à six femelles. Ce sérail vit en parfaite intelligence; toutes les femelles d'un même mâle pondent dans un seul et même nid.

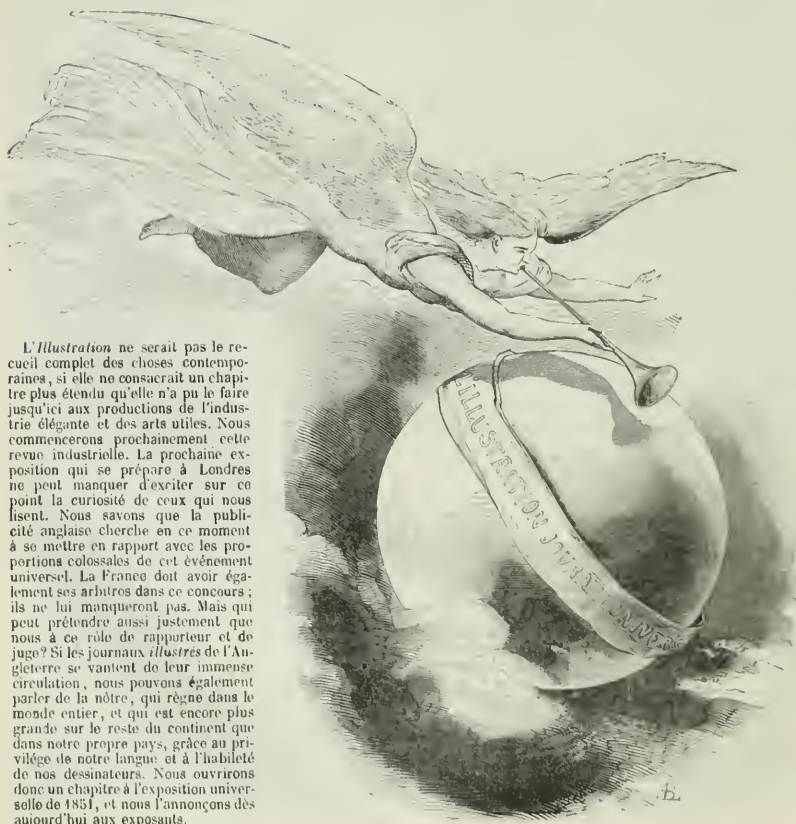
On a fait à l'autruche une réputation de stupidité qui est imméritée. Demandez aux chasseurs qui la poursuivent avec tant de persistance si vingt fois ils n'ont pas été surpris des ruses et des manœuvres in-



telligentes de ces oiseaux. Quant à l'avidité de l'autruche, qui digère du fer, dit-on, c'est encore une exagération calomnieuse. Que diriez-vous d'un gourmand qui habitierait de préférence des montagnes où il ne trouverait que du laitage et des œufs? L'autruche habite des déserts arides, où elle ne trouve que de rares végétaux ligneux et pas toujours de l'eau à boire. On trouve des cailloux dans son estomac, mais n'en trouve-t-on pas dans l'estomac de nos poules de basse-cour, de tous les oiseaux? Ces cailloux servent à la digestion, en ce que l'estomac s'en sert pour broyer les aliments.

L'autruche ne vole pas, la conformation de ses ailes s'y oppose, de même que les deux gros doigts de ses pattes ne lui permettraient pas de saisir une branche. Mais elle court avec une rapidité dont le spectacle intéressant que nous offre en ce moment l'Hippodrome ne peut nous donner aucune idée. Pour courir, cet oiseau, comme tous les oiseaux marcheurs, doit avoir la liberté de ses ailes, comme l'homme a besoin pour courir de la liberté de ses bras.

Exposition universelle de 1851, à Londres.



L'illustration ne serait pas le recueil complet des choses contemporaines, si elle ne consacrait un chapitre plus étendu qu'elle n'a pu le faire jusqu'ici aux productions de l'industrie élégante et des arts utiles. Nous commencerons prochainement cette revue industrielle. La prochaine exposition qui se prépare à Londres ne peut manquer d'exercer sur ce point la curiosité de ceux qui nous lisent. Nous savons que la publicité anglaise cherche en ce moment à se mettre en rapport avec les proportions colossales de cet événement universel. La France doit avoir également ses arbitres dans ce concours; ils ne lui manqueront pas. Mais qui peut prétendre aussi justement que nous à ce rôle de rapporteur et de juge? Si les journaux illustrés de l'Angleterre se vantent de leur immense circulation, nous pouvons également parler de la nôtre, qui régit dans le monde entier, et qui est encore plus grande sur le reste du continent que dans notre propre pays, grâce au privilège de notre langue et à l'habileté de nos dessinateurs. Nous ouvrons donc un chapitre à l'exposition universelle de 1851, et nous l'annonçons dès aujourd'hui aux exposants.

Bébu.



EXPLICATION DU DERNIER RARIS

Les sois dans l'opulence sont dans l'habitude d'être insolents

On s'abonne directement aux bureaux, rue de Richelieu, n° 60, par l'envoi franco d'un mandat sur la poste ordre Lechevalier et Co, ou près des directeurs de poste et de messageries, des principaux libraires de la France et de l'étranger, et des correspondances de l'agence d'abonnement.

PAULIN.

Tiré à la presse mécanique de PIAN FRÈRES, 36, rue de Vaugirard, à Paris